

UN
PARISIEN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

EDMOND GONDINET



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

—
1886

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

UN PARISIEN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois

à Paris, sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS, le 23 janvier 1885.

42543.54.16



PERSONNAGES

BRICHANTEAU.	MM. COQUELIN.
SAVOURETTE.	THIRON.
GONTRAN.	COQUELIN CADET.
PONTAUBERT	GARRAUD.
FRÉDÉRIC DE FOUGEROLLES.	BOUCHER.
GENEVIÈVE.	M ^{mes} REICHEMBERG.
LÉONIDE.	MULLER.
MADAME PONTAUBERT. . . .	CÉLINE MONTALAND.
EMBELLINE.	KALB.

S'adresser, pour avoir la mise en scène détaillée et les plans des décors, à M. LÉAUTAUD, à la Comédie-Française.



C. J. Lee

UN PARISIEN

ACTE PREMIER

CHEZ BRICHANTEAU.

Un salon rempli de bibelots de tous genres, garni de tableaux : à droite, deux fenêtres donnant sur le boulevard des Italiens ; à gauche, sur plan, porte de la chambre de Geneviève ; du même côté, en pan coupé, la porte de l'antichambre ; cheminée au fond, au milieu ; au fond, à droite, grande ouverture en drapene.

SCÈNE PREMIÈRE

FRÉDÉRIC, puis GONTRAN.

Frédéric sort du fumoir en continuant sa conversation avec une personne qu'on ne voit pas.

FRÉDÉRIC.

Saint-Mandé. C'est à Saint-Mandé que la fête se donne. Je vais vous montrer votre invitation. Je l'ai vue sur un meuble. (Il va à la table.) Non.

GONTRAN, entrant.

Monsieur de Fougerolles cherche quelque chose ?

FRÉDÉRIC.

Une carte d'invitation avec des amours coloriés.

GONTRAN.

« Madame Léa Folkani prie M. Brichanteau de venir
» planter la crémaillère dans son nouvel ermitage, à Saint-
» Mandé ? »

FRÉDÉRIC.

Précisément.

GONTRAN.

Monsieur n'ira pas à Saint-Mandé.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas ce que je vous demande.

GONTRAN.

Monsieur trouve déjà que la Bastille est trop loin de
Paris.

FRÉDÉRIC, cherchant toujours.

Je tiens à lui montrer son invitation.

GONTRAN, la tirant de sa poche.

Je voulais l'offrir à une dame de mes amies, à cause
des amours.

FRÉDÉRIC, riant.

On vous la rendra.

Il va pour rentrer dans le fumoir.

GONTRAN, très respectueusement.

Monsieur de Fougerolles voudrait-il me donner un con-
seil ?

FRÉDÉRIC.

Volontiers, Gontran.

GONTRAN.

Monsieur n'aime pas à être dérangé.

FRÉDÉRIC.

Surtout quand il fume.

GONTRAN, avec conviction.

Il a de si bons cigares ! (Changeant de ton.) J'ai là, dans l'antichambre, un monsieur de Montauban.

FRÉDÉRIC.

Renvoyez-le.

GONTRAN.

C'est un parent.

FRÉDÉRIC.

Raison de plus.

GONTRAN.

Je le pensais. (Hésitant.) Mais il m'a donné deux louis.

FRÉDÉRIC.

Oh ! c'est un ennuyeux de première classe. Il reviendrait. Je vais le recevoir pour Brichantcau.

GONTRAN, avec chaleur.

Merci, Monsieur. Je n'aime pas à voler l'argent qu'on me donne.

FRÉDÉRIC.

Vous aimez mieux voler l'autre.

GONTRAN.

J'aurais moins de remords.

Il sort.

FRÉDÉRIC, allant à la porte du fumoir.

C'est à Saint-Mandé, je vous le disais bien.

SCÈNE II

PONTAUBERT, FRÉDÉRIC.

Contran introduit Pontaubert et se retire.

PONTAUBERT, à Contran.

C'est bien, j'attends.

FRÉDÉRIC, rentrant.

Monsieur Pontaubert ?

PONTAUBERT.

Monsieur de Fougerolles ! Comment va-t-on, au cercle ?

FRÉDÉRIC.

Très bien. C'est vous qui êtes de Montauban ?

PONTAUBERT.

Neuf mois sur douze. Je suis Parisien le reste du temps.

FRÉDÉRIC.

Êtes-vous parent de Brichanteau ?

PONTAUBERT.

De très loin. Il ne s'en doute pas, et je ne lui en aurais jamais parlé ; mais ma femme...

FRÉDÉRIC, étonné.

Vous êtes marié ?

PONTAUBERT.

J'ai même une fille de dix-huit ans.

FRÉDÉRIC.

Vous n'en disiez rien.

PONTAUBERT.

Quand je viens passer quelques semaines à Paris pour me retremper l'esprit et le cœur, il me semble inutile de raconter que je suis père de famille.

FRÉDÉRIC.

Et on ne le devinerait pas.

PONTAUBERT.

Il faut me voir à Montauban.

FRÉDÉRIC.

Dans la morte-saison ?

PONTAUBERT, naïvement.

Oui. J'ai une femme charmante, qui n'a qu'un défaut particulier à la province. Elle tient à étonner son département. Elle m'a présenté pour la députation, — sur une liste indépendante. J'ai eu sept voix, mais mon nom a été sur tous les murs de Tarn-et-Garonne pendant trois semaines. Elle a fait élever sa fille au Lycée de Toulouse, parce que c'est une nouveauté et qu'elle a pensé que cela ferait plaisir au Gouvernement. La semaine dernière, elle a vu sur une lettre de part le nom de Baptistin Pontaubert à côté de celui de Brichanteau ; elle en a conclu qu'elle était cousine à un degré quelconque de ce Parisien effréné, dont les journaux mondains s'occupent si souvent, et elle m'a obligé à partir immédiatement, — pour la présenter. Elle est en bas dans un fiacre, avec sa fille.

FRÉDÉRIC.

Vraiment ?

PONTAUBERT.

Mais je tiens à voir Brichanteau, — avant, — pour le prévenir que j'ai une femme.

FRÉDÉRIC.

Vous savez qu'il ne reçoit jamais avant deux heures.

PONTAUBERT.

Oui, mais...

FRÉDÉRIC.

Et rien au monde ne le faisait déroger à ses habitudes.

PONTAUBERT.

Vous, cependant ?

FRÉDÉRIC.

Moi, je ne compte pas.

PONTAUBERT, changeant de ton.

Vous êtes toujours son meilleur ami ?

FRÉDÉRIC.

Toujours... je suis gai, je ne le contrarie pas et je ne lui apporte jamais de mauvaises nouvelles.

PONTAUBERT, gravement, baissant la voix.

Soyez sincère. Comment me recevra-t-il ?

FRÉDÉRIC.

Vous n'avez eu que de bonnes relations ?

PONTAUBERT, *sa*.

A mon dernier voyage, je lui ai enlevé la petite Octavie.

FRÉDÉRIC.

Ne croyez pas ça. On n'enlève jamais personne à Brichanteau. Il est toujours parti la veille.

PONTAUBERT.

Vous me rassurez.

FRÉDÉRIC.

Et, d'ailleurs, tout Paris vous dira qu'il est très épris, en ce moment, de la belle Léa Folkani.

PONTAUBERT.

Très bien. Je vais dire à ma femme qu'il est inutile d'attendre. Au revoir, cher ami; vous annoncerez notre visite.

Il se dirige vers la porte de l'antichambre.

FRÉDÉRIC, se dirigeant vers le fumoir, à part.

Je n'annoncerai rien du tout. Je n'aime pas à apporter les tuiles.

Il entre dans le fumoir.

PONTAUBERT, qui avait déjà ouvert la porte de l'antichambre, revenant.

Je suis censé... (Il s'arrête en s'apercevant que Frédéric a disparu.) J'aurais dû l'avertir que je suis censé venir à Paris, tous les ans, pour la société d'agriculture.

En se retournant il se trouve en face de madame Pontaubert et de Léonide.

SCÈNE III

PONTAUBERT, MADAME PONTAUBERT,
LÉONIDE.

PONTAUBERT.

Comment ?

MADAME PONTAUBERT.

Léonide avait pour dans le fiacre, le cocher a une mauvaise figure.

PONTAUBERT, à Léonide avec douleur.

Tâche de t'habituer à ces figures-là, mon enfant. (A madame Pontaubert.) Nous ne pouvons pas voir Brichanteau.

MADAME PONTAUBERT, déconcertée.

Pourquoi ?

PONTAUBERT.

Parce qu'il ne reçoit jamais avant deux heures.

MADAME PONTAUBERT, entreant tout à fait.

Vous ne vous êtes pas présenté comme on se présente chez un parent.

PONTAUBERT.

Remarquez, Aménaïde, que c'est un parent bien éloigné.

MADAME PONTAUBERT.

Un parent riche et distingué n'est jamais éloigné. Nous avons découvert qu'un Pontaubert a épousé une Brichanteau le 7 décembre 1812.

LÉONIDE.

Le jour de la bataille de la Moskowa.

MADAME PONTAUBERT.

Il faudra bien maintenant que notre cousin nous reçoive. Assieds-toi, Léonide.

Madame Pontaubert s'assied.

LÉONIDE.

Oh ! maman, laissez-moi regarder. C'est un musée.

MADAME PONTAUBERT.

Regarde, mon enfant.

ACTE PREMIER

PONTAUBERT, *bas.*

On ne lâche pas ainsi une jeune fille chez Brichanteau.

MADAME PONTAUBERT.

Pourquoi ?

LÉONIDE, *regardant.*

Oh ! une madame Putiphar !

PONTAUBERT, à madame Pontaubert, *bas.*

Voilà pourquoi.

MADAME PONTAUBERT.

Elle est habillée.

LÉONIDE.

Et Joseph qui se sauve ! Notre professeur au lycée nous disait que cette légende était douteuse.

PONTAUBERT, à madame Pontaubert.

Nous aurions dû laisser Léonide à Montauban.

MADAME PONTAUBERT.

Nous venons pour elle.

PONTAUBERT, *étonné.*

Comment, pour elle ?

MADAME PONTAUBERT.

Vous ne l'avez pas deviné ?

PONTAUBERT.

Non.

MADAME PONTAUBERT.

Vous avez une fille ravissante. Elle passe, à juste titre, dans notre département, pour une merveille de beauté. Tous les cœurs de Tarn-et-Garonne sont à ses pieds.

PONTAUBERT, vivement, à mi-voix.

Elle vous entend.

MADAME PONTAUBERT.

Elle le sait. Le hasard vous fait découvrir un parent, jeune encore, très à la mode, célibataire.

PONTAUBERT.

Brichanteau?

MADAME PONTAUBERT.

N'est-ce pas un mariage tout indiqué?

PONTAUBERT, abusi.

Vous voulez marier Brichanteau?

MADAME PONTAUBERT.

Avec Léonide.

PONTAUBERT.

Voilà pourquoi nous avons fait le voyage?

MADAME PONTAUBERT.

Pas pour autre chose.

PONTAUBERT.

Eh bien, Aménaïde, nous pouvons repartir.

MADAME PONTAUBERT.

Non, monsieur Pontaubert, non, nous ne repartirons pas.

PONTAUBERT.

Si vous parliez ici de marier Brichanteau, tout le monde vous rirait au nez.

MADAME PONTAUBERT.

Vous aviez juré, vous aussi, de rester garçon; cependant, vous m'avez épousée, et je n'avais pas de mère, tandis que Léonide en a une!

PONTAUBERT.

Je reconnais que c'est une force.

MADAME PONTAUBERT.

Je ne jetterai pas ma fille à la tête de votre cousin. Je l'inviterai d'abord à venir nous voir.

PONTAUBERT, ahurl.

A Montauban ?

MADAME PONTAUBERT.

Il ne peut refuser cela à une parente.

PONTAUBERT.

Brichanteau n'a jamais passé les fortifications.

MADAME PONTAUBERT.

Il les passera pour sa famille.

PONTAUBERT.

Vous ne le connaissez guère.

MADAME PONTAUBERT.

Ne mettez pas mon amour-propre en jeu. C'est inutile.

LÉONIDE, à la fenêtre.

On ne s'ennuierait jamais ici.

MADAME PONTAUBERT, avec conviction.

N'est-ce pas ? Les fenêtres donnent sur le boulevard des Italiens.

LÉONIDE.

Planté en 1679.

MADAME PONTAUBERT, enthousiasmée.

Elle sait tout ! En 1679

LÉONIDE.

C'est une année célèbre par la victoire de mademoiselle de Fontanges, qui séduisit Louis XIV dans la forêt de Sainte-Geneviève, en rattachant ses cheveux avec un ruban rose.

MADAME PONTAUBERT, transportée, l'embrasse.

Et vous voulez qu'une jeune fille qui a reçu cette éducation-là épouse un provincial! (Gravement.) Je t'ai dit, Léonide, que ton avenir dépendait de cette première entrevue.

PONTAUBERT, stupéfait.

Vous lui avez dit cela?

MADAME PONTAUBERT.

Nous regardons nos filles, maintenant, comme des personnes sérieuses. Léonide a suivi des cours de sciences exactes et de philosophie, nous ne pouvons plus la traiter comme une enfant.

PONTAUBERT, naïvement.

C'est bien dommage!

MADAME PONTAUBERT, à Léonide.

Tu ne te laisseras pas intimider par M. Brichanteau.

LÉONIDE.

Oh! ma mère, quand on a passé huit examens devant des Inspecteurs d'académie, on ne se laisse plus intimider par rien.

MADAME PONTAUBERT.

A la bonne heure. De mon temps, nous étions modestes et candides, parce que nous ne savions que dire. (Vivement.) On vient, notre cousin, sans doute.

Elle arrange la coiffure de Léonide et reste interdite. C'est une jeune fille qui ouvre la porte de gauche et qui s'arrête un peu étonnée en voyant des dames.

MADAME PONTAUBERT, stupéfaite.

Ah!

Geneviève salue légèrement de la tête, va prendre dans la corbeille un ouvrage de tapisserie et sort comme elle est entrée.

LÉONIDE.

Voilà une bien jolie personne.

MADAME PONTAUBERT, toute déconcertée, à Pontaubert, bas.
Qu'est-ce que cette demoiselle ?

PONTAUBERT.

Je l'ignore.

MADAME PONTAUBERT, très embarrassée, en regardant Léonide.

Nous avons eu tort de rester, puisque notre parent ne reçoit pas.

PONTAUBERT.

Je vous le disais.

MADAME PONTAUBERT.

Oh! ne triomphez pas, Baptistin. Vous êtes abominable quand vous triomphez.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SAVOURETTE, GONTRAN.

GONTRAN, à Savourette, qui entre malgré lui.

Je vous répète que Monsieur n'est pas visible.

SAVOURETTE, sans se déconcerter.

Annoncez-moi toujours, Eugène Savourette, le nouveau propriétaire.

GONTRAN.

Ces dames et monsieur, qui sont des parents, n'ont pas été reçus.

MADAME PONTAUBERT, vivement.

Nous n'avons pas demandé à voir notre cousin, nous respectons trop ses habitudes.

SAVOURETTE, après avoir salué, à Gontran.

Le nouveau propriétaire de l'immeuble.

GONTRAN.

Monsieur veut-il que je compromette ma position ?

SAVOURETTE.

Consultez M. Brichanteau.

GONTRAN, se dirigeant vers le fumoir.

Il sera furieux.

MADAME PONTAUBERT, vivement.

Nous partons.

PONTAUBERT.

Ton ombrelle !

MADAME PONTAUBERT, bas, en le retenant.

Je la laisse exprès pour avoir l'occasion de revenir la demander. Il faut faire causer ce valet de chambre.

SAVOURETTE, examinant le tableau que regarde Léonide avec attention.

La belle Hélène et le berger Paris ? Je les ai vus aux Variétés.

LÉONIDE, gravement.

Non, Monsieur, c'est Cléopâtre avec Marc-Antoine...
(Récitant.) qui oublie, dans les plaisirs et la volupté, sa femme
Octavie, sœur d'Auguste.

SAVOURETTE.

Ah!

MADAME PONTAUBERT, avec orgueil.

Ma fille, élève du Lycée de Toulouse.

SAVOURETTE, saluant.

Mes compliments!

PONTAUBERT, entre ses dents.

Il n'y a pas de quoi.

Gontran est entré dans le fumoir. Pontaubert, Madame Pontaubert et Léonide
sortent. Dès qu'il est seul, Savourette examine les murs, la fenêtre et le plafond.

SCÈNE V

SAVOURETTE, FRÉDÉRIC.

SAVOURETTE.

Ah! (très aimable.) Monsieur, j'ai cru pouvoir insister avec
un de mes locataires.

FRÉDÉRIC.

Vous me flattez, Monsieur, je ne suis qu'un ami de
M. Brichanteau.

SAVOURETTE, contrarié.

Alors...

FRÉDÉRIC.

Mais il me charge de le remplacer.

SAVOURETTE, sèchement.

Cela ne se peut pas.

FRÉDÉRIC.

Alors, Monsieur, vous serez obligé de revenir. Brichanteau est très méthodique.

SAVOURETTE.

Je sais qu'il est maniaque.

FRÉDÉRIC, souriant.

Remarquez que vous parlez d'un des Parisiens les plus raffinés.

SAVOURETTE.

Le plus raffiné. Vous pensez bien qu'on n'achète pas une maison de cette importance sans se renseigner sur les mœurs et coutumes de ceux qui l'habitent. Je savais parfaitement que M. Brichanteau ne recevait avant deux heures que ses amis intimes.

FRÉDÉRIC, étonné.

Eh bien, alors?

SAVOURETTE.

Je pensais qu'un propriétaire était un ami.

FRÉDÉRIC, galement.

Cette opinion n'est pas générale.

SAVOURETTE.

Je voulais m'entendre avec M. Brichanteau pour quelques réparations.

FRÉDÉRIC, stupéfait.

Des réparations?

SAVOURETTE.

Et embellissements nécessaires.

FRÉDÉRIC, très gracieux.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Brichanteau fera sans doute une exception en faveur d'un propriétaire aussi... aimable. Il est méthodique, mais il est curieux. Asseyez-vous, de grâce.

Il rentre dans le fumoir. Savourette, au lieu de s'asseoir, s'empresse de regarder à l'intérieur de la cheminée.

GONTRAN, rentrant par la porte de l'antichambre et allant prendre l'ombrelle de madame l'ontaubert.

Est-ce qu'il ramone lui-même ?

SAVOURETTE, se relevant.

Elle ne doit pas fumer.

GONTRAN.

Elle a ses jours.

Il sort à gauche.

SCÈNE VI

BRICHANTEAU, SAVOURETTE.

Brichanteau, dans un élégant déshabillé, se précipite tout ému.

BRICHANTEAU.

Comment, des réparations ? Non. Monsieur, non, pas de

réparations, ni embellissements. Je vis dans cet appartement depuis dix ans, tout y est rangé à ma guise. Je n'ai pas à regarder mes bibelots pour les voir. Ne dérangeons rien.

SAVOURETTE.

Ces tentures sont bien fanées.

BRICHANTEAU.

Mes yeux se sont habitués à cette nuance.

SAVOURETTE.

Le plafond a des fissures.

BRICHANTEAU.

Je ne les lui reproche pas.

SAVOURETTE.

Cette corniche n'est plus à la mode.

BRICHANTEAU.

Je l'aime ainsi. Je vous en conjure, Monsieur : pas d'ouvriers chez moi, pas de réparations.

SAVOURETTE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas pour vous.

BRICHANTEAU, étonné.

Pour qui donc ?

SAVOURETTE.

C'est pour moi.

BRICHANTEAU.

Si je me déclare satisfait !

SAVOURETTE.

J'ai acheté cette maison avec l'intention de l'habiter.

BRICHANTEAU.

Pas tout entière ?

SAVOURETTE.

Non. Je ne prendrai que votre appartement.

BRICHANTEAU, suffoqué.

Mon appartement ?

SAVOURETTE.

Et comme je voudrais m'y installer le plus tôt possible, je venais vous demander l'autorisation de commencer les réparations tout de suite.

BRICHANTEAU.

Mais j'ai un bail, Monsieur, j'ai un bail.

SAVOURETTE.

Qui expire dans six semaines.

BRICHANTEAU, étouffé.

Il expire comme cela, tout seul ?

SAVOURETTE.

La clause est formelle... vous aurez le temps de déménager.

BRICHANTEAU, de même.

Déménager !

SAVOURETTE.

A mon grand regret. Car un propriétaire est toujours flatté de posséder dans son immeuble un locataire de votre distinction ; mais j'ai réalisé une fortune considérable dans le commerce ; je me suis marié récemment avec une jeune veuve ; je viens d'acquérir cette maison, qui plaisait à ma femme, et c'est votre appartement qu'elle préfère.

BRICHANTEAU, se contenant à peine.

Monsieur, ce que vous faites-là est un crime.

SAVOURETTE.

J'use de mon droit strict.

BRICHANTEAU.

Le bourreau aussi, Monsieur, le bourreau use de son droit quand il guillotine les gens.

SAVOURETTE.

Je pourrais regarder cette comparaison comme blessante.

BRICHANTEAU.

Je me trouve bien dans cet appartement; j'y ai pris l'habitude d'être heureux. Je n'ai qu'à m'approcher de la fenêtre pour trouver mon boulevard des Italiens, avec ses beaux arbres qui me réjouissent la vue.

SAVOURETTE.

Si vous aimez les arbres...

BRICHANTEAU, vivement.

Vous m'enverrez à Fontainebleau, que je ne connais pas, d'ailleurs; je ne les aime qu'à Paris, avec leur verdure tempérée par une aimable teinte grise, qui les rend plus doux à l'œil. Je trouve qu'aux Champs-Élysées, déjà, les tons sont trop crus.

SAVOURETTE.

Vous aurez facilement près du Parc Monceau...

BRICHANTEAU, l'interrompant.

Je n'y vivrais pas, Monsieur, je n'y vivrais pas huit jours, dans ces pays paisibles, où tous les ennuis de l'existence

vous sautent aux yeux ; un caniche ne se casserait pas la patte sans ébranler votre système nerveux. Vous entendez tout : les enfants qui pleurent, les pauvres qui chantent. les imbéciles qui raisonnent. Les oiseaux eux-mêmes vous font assister à leurs querelles de ménage. C'est un agacement auquel on ne peut pas s'habituer, parce qu'il est intermittent. Tandis qu'ici j'ai le bruit du boulevard, cet immense bruit moelleux et vague, dans lequel tous les tapages bêtes disparaissent, ce bruit délicieux qui ne vous trouble jamais parce qu'il est impersonnel et qu'il ne s'arrête pas. (Avec extase.) Fumer un bon cigare, en se laissant bercer par ce ronron, c'est une ivresse toute parisienne que la simple nature ne donnerait pas.

SAVOURETTE.

Ce n'est pas moi qui déprécierai la situation de mon immeuble, mais on peut trouver sur ce même boulevard un appartement vacant.

BRICHANTEAU.

Il n'y en a pas, Monsieur, il n'y en a jamais. Ceux qui les ont les gardent, et ils meurent plus tard que les autres.

SAVOURETTE, reprenant.

Ce n'est pas moi qui déprécierai...

BRICHANTEAU, l'interrompant.

Êtes-vous Parisien ?

SAVOURETTE.

De la rue Barbette, au Marais.

BRICHANTEAU.

C'est un autre Paris. Je ne le connais pas plus qu'e

Moscou. Mais c'est égal, vous devez avoir des goûts artistiques.

SAVOURETTE, se rengorgeant.

J'ai fait ma fortune dans les zines d'art.

BRICHANTEAU, joyeux.

Ah! Savourette...

SAVOURETTE.

Et Compagnie.

BRICHANTEAU.

C'est vous qui avez créé ces jolis dessus de pendule ?

SAVOURETTE, gravement.

Oui, Monsieur, et j'ai fabriqué trois mille et quelques bustes politiques.

BRICHANTEAU.

Alors, vous connaissez la fragilité des choses ! nous allons nous entendre. (Avec des larmes.) Est-ce que vous ne pleureriez pas, en voyant déménager ces bibelots, ces pauvres bibelots qui ont l'air de se trouver si bien chez eux !

SAVOURETTE.

Je pleurerai peut-être.

BRICHANTEAU.

Vous pleureriez certainement.

SAVOURETTE.

Je vous avouerai que, moi, j'aurais préféré l'étage au-dessous.

BRICHANTEAU, vivement.

Le premier ? Il est beaucoup mieux, il a un balcon.

SAVOURETTE.

Mais il reste une autre difficulté.

BRICHANTEAU.

Laquelle ?

SAVOURETTE.

Madame Savourette est jeune, et, quoique mariée pour la seconde fois, elle a encore des scrupules.

BRICHANTEAU.

A propos des étages ?

SAVOURETTE.

Elle croit que vous seriez un voisin dangereux.

BRICHANTEAU.

Je vous affirme, sans connaître madame Savourette, fut-elle plus belle que la Vénus de Milo...

SAVOURETTE, vivement.

La question n'est pas là, je suis sûr de la vertu de ma femme.

BRICHANTEAU.

Alors ?..

SAVOURETTE.

C'est votre réputation.

BRICHANTEAU.

Quelle réputation ai-je donc ?

SAVOURETTE.

On a raconté, paraît-il, devant madame Savourette, que vous aviez une façon de vivre... particulière.

BRICHANTEAU.

En quoi particulière ? Parce que j'aime le vrai Paris ? Je suis persuadé que c'est là seulement, et pas ailleurs, qu'on peut supprimer de son existence les choses tristes, les choses ennuyeuses et les choses bêtes.

SAVOURETTE.

Elle vous reproche d'avoir des idées bizarres.

BRICHANTEAU.

Quelles idées ? Je ne dis jamais ce que je pense, ni en politique, ni en religion, ni en morale, ni en rien. Je trouve que c'est inutile.

SAVOURETTE.

Pour préciser, vous avez des mœurs ultra légères.

BRICHANTEAU.

Je vous jure qu'ici, chez moi, mes mœurs sont des mœurs à citer aux jeunes filles.

SAVOURETTE.

C'est bien invraisemblable.

BRICHANTEAU.

C'est absolument vrai.

SAVOURETTE.

Je ne voudrais pas sortir de la réserve que je me suis imposée, mais enfin... je suis propriétaire ; vous avez chez vous une demoiselle.

BRICHANTEAU, cherchant.

Une demoiselle ?.. chez moi ?.. Geneviève ?

SAVOURETTE, avec embarras.

Vous pardonnerez...

BRICHANTEAU.

Geneviève a quatorze ans.

SAVOURETTE.

Oh ! quatorze ans ! Ce n'est pas l'avis de madame Savourette.

BRICHANTEAU, soupirant.

A peu près, je ne sais pas au juste. (A Gontran qui entre.)
Priez mademoiselle Geneviève de venir.

GONTRAN.

Bien, Monsieur.

Il sort.

BRICHANTEAU.

Et savez-vous comment j'ai Geneviève ? Je fuis d'instinct tous les rassemblements, mais un jour, rue Royale, ma voiture renverse une fillette d'une douzaine d'années, et je me trouve immédiatement le centre d'un rassemblement d'une centaine de personnes. La fillette n'avait pas grand mal. Elle se relève très courageuse, mais une commère se met à pousser des hurlements : « Pauvre petite, elle est orpheline, sa mère était veuve d'un capitaine tué en Afrique, » elle n'a plus personne ! » Et voilà que l'on pleure de tous côtés, ça m'est horrible. Je leur crie : « Ne vous lamentez pas, je me charge de l'orpheline. »

SAVOURETTE.

Hein ?

BRICHANTEAU.

J'aimais mieux ça ; je la fais monter dans ma voiture ; alors, on voulait me porter en triomphe ! avec des larmes !

C'était plus horrible encore. J'ai conduit ma petite blessée chez mon médecin, elle n'avait rien, nous nous sommes arrêtés chez un pâtissier, elle a souri. Nous sommes entrés chez une couturière en renom, qui lui a essayé des robes superbes ; elle a ri. Alors j'ai été content. Je l'ai amenée chez moi, elle y est encore.

SAVOURETTE, très ému.

On ne vous connaît pas, Monsieur, vous êtes un homme excellent.

BRICHANTEAU.

Pas excellent du tout. Essayez vos larmes. J'ai donné à cette enfant une gouvernante sérieuse et laide, qui a la consigne de ne pas se montrer, et rien n'a été changé dans ma façon de vivre.

SAVOURETTE, toujours ému.

C'est admirable !

SCÈNE VII

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, entrant.

Je me fais attendre ?

BRICHANTEAU.

Geneviève, quel âge avez-vous ?

GENEVIÈVE.

Je vais avoir dix-sept ans.

BRICHANTEAU, stupéfait.

Déjà? Je ne l'aurais jamais cru. (A Savourette.) Vous aviez raison, Monsieur.

SAVOURETTE, ému.

Non, Monsieur, non, j'avais tort, et je serais désolé à présent de vous causer le moindre chagrin. Je ferai partager mon émotion à madame Savourette. Nous prendrons le premier étage.

BRICHANTEAU.

Vous êtes magnanime.

SAVOURETTE.

Ce sera d'ailleurs, pour moi, vingt-deux marches de moins à monter. J'ai un commencement d'asthme.

BRICHANTEAU.

Cela ne modifie pas mon opinion.

SAVOURETTE, saluant très poliment Geneviève.

Mademoiselle!.. votre très humble serviteur!.. (A Brichanteau.) Enchanté, Monsieur, d'avoir un locataire tel que vous.

BRICHANTEAU.

L'enchantement est de mon côté. (Courant après lui.) Vous ne ferez pas de réparations?

SAVOURETTE.

Je n'en fais jamais pour mes locataires.

BRICHANTEAU.

Merci.

SCÈNE VIII

BRICHANTEAU, GENEVIÈVE.

BRICHANTEAU, à Geneviève.

Vraiment, Geneviève, vous avez dix-sept ans

GENEVIÈVE.

Je les aurai le 3 juin.

BRICHANTEAU.

Et j'ai soutenu à cet imbécile de propriétaire que vous n'aviez que quatorze ans.

GENEVIÈVE.

Il s'occupait donc de moi?

BRICHANTEAU.

Indirectement. Vous imaginez-vous qu'il allait me donner congé?

GENEVIÈVE.

De votre boulevard?

BRICHANTEAU.

De mon boulevard! C'est fini. Je ne pars plus, mais j'ai eu un moment d'émotion... Dix-sept ans le 3 juin!

GENEVIÈVE.

Est-ce que cela me change beaucoup?

BRICHANTEAU.

Allez donc chercher votre tapisserie pour travailler à côté de moi.

GENEVIÈVE.

Vous devriez prendre un peu de fleur d'oranger.

BRICHANTEAU.

Oui. (Se reprenant.) Non. Il faudrait appeler Gontran, et je ne suis pas en état de supporter des figures désagréables.

GENEVIÈVE.

Je vais préparer votre verre d'eau, nous n'aurons besoin de personne.

BRICHANTEAU.

A la bonne heure. Je vous demande pardon, Geneviève, mais tout le monde sait que je suis égoïste.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas à moi qu'il faudrait le dire.

BRICHANTEAU.

Égoïste, dans le sens exquis du mot.

GENEVIÈVE.

Vous ne songez qu'à faire des heureux autour de vous.

BRICHANTEAU.

Parce que les gens heureux sont plus agréables à regarder que les autres.

GENEVIÈVE.

Où est la fleur d'oranger?

BRICHANTEAU, désespéré.

Nous serons forcés d'appeler Gontran.

GENEVIÈVE, vivement.

Non, non. la voici. Il vous déplaît donc bien, ce pauvre Gontran?

BRICHANTEAU.

Je choisis toujours des domestiques qui me déplaisent.

GENEVIÈVE, étonnée.

Pourquoi?

BRICHANTEAU.

Je peux les renvoyer plus facilement, et je ne suis pas troublé s'il leur arrive des accidents. Gontran a dégringolé dans la cave. J'en ai ri, je ne peux pas le souffrir.

GENEVIÈVE, souriant.

Et parce qu'il n'a eu aucun mal.

Elle lui présente son verre d'eau sucré.

BRICHANTEAU, la regardant.

Comme les jeunes filles grandissent vite à Paris!.. Dix-sept ans! je ne m'en apercevais pas.

GENEVIÈVE, riant.

Moi non plus. (Tenant toujours son verre.) Je n'ai mis qu'une cuillerée d'eau de fleur d'oranger.

BRICHANTEAU.

Il m'en faut trois. Ce Savourette m'a exaspéré. (Gontran entre.) Bon! L'autre, maintenant!.. Il est abominable.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN, *entrant.*

Monsieur !.. (*Apercevant Geneviève qui apporte le verre d'eau.*) Ah !
Mademoiselle !

GENEVIÈVE, *se défendant.*

Non Gontran, non.

GONTRAN, *avec empressement.*

Je ne le permettrai pas.

*Il porte le verre cérémonieusement à Brichanteau.*BRICHANTEAU, *le regardant et après un moment d'hésitation.*

Merci, je n'ai plus soif.

GONTRAN.

Ah !

BRICHANTEAU.

Que me voulez-vous ?

GONTRAN.

Le jeune peintre qu'on a recommandé à Monsieur apporte
à Monsieur un tableau.

BRICHANTEAU.

Le sujet est-il gai ?

GONTRAN.

Oui, Monsieur. c'est une veuve qui pleure sur le...

BRICHANTEAU, *l'interrompant vivement.*

Je n'en veux pas.

GONTRAN.

Ah! puis-je dire à ce jeune homme que Monsieur le recevra?

BRICHANTEAU.

Jamais, il doit être lugubre.

GONTRAN.

Que faut-il répondre?

BRICHANTEAU.

Répondez que je n'achète jamais de choses tristes. Celles qu'on a pour rien me suffisent au delà.

GENEVIÈVE.

Il ne le savait pas, ce pauvre jeune homme, et si vous le lui disiez...

BRICHANTEAU.

Non. J'aime mieux ne pas le voir. Mais, puisqu'il vous intéresse avec sa veuve éplorée, remettez-lui cela.

GENEVIÈVE, *regardant.*

Cinq cents francs!

BRICHANTEAU.

Je ne les lui donne pas. C'est une avance. Commandez-lui plutôt une bonne petite femme qui traverse le boulevard, petits pieds, petites mains, la mine inquiète, le nez au vent, enfin, une Parisienne.

GENEVIÈVE, en sortant.

Comme vous êtes toujours bon !

BRICHANTEAU.

Mais non. Je m'en débarrasse. (Regardant la pendule.) Il est deux heures et je ne suis pas habillé. Toute mon existence est détraquée aujourd'hui !

SCÈNE X

BRICHANTEAU, GONTRAN,

GONTRAN.

Monsieur !

BRICHANTEAU.

Vous avez encore à me parler ?

GONTRAN.

Oui, Monsieur.

BRICHANTEAU.

Ne prenez donc pas cet air mélancolique.

GONTRAN.

Je ne suis pas mélancolique, Monsieur, au contraire. Je voudrais parler à Monsieur d'une de ses parentes.

BRICHANTEAU.

Je n'ai point de parentes.

GONTRAN.

La cousine de Monsieur.

BRICHANTEAU.

Je n'ai pas de cousine.

GONTRAN.

Madame Pontaubert.

BRICHANTEAU.

Le Pontaubert que je connais est garçon.

GONTRAN.

Non, Monsieur, il a une femme.

BRICHANTEAU.

On dirait que votre nez s'allonge à plaisir pour vous donner une mine plus lamentable!

GONTRAN.

Non, Monsieur!

BRICHANTEAU.

Tenez, Gontran, je suis très satisfait de votre service, mais voici trop longtemps que cela dure.

GONTRAN.

Oh!

BRICHANTEAU.

Je vous donnerai un excellent certificat.

GONTRAN.

Monsieur me renvoie?

BRICHANTEAU.

Oui.

GONTRAN, pleurant.

Monsieur est sans pitié!

BRICHANTEAU.

Pas de désespoir, je vous en prie.

GONTRAN.

C'est un coup de poignard que Monsieur me donne!

BRICHANTEAU.

Assez.

GONTRAN.

Monsieur m'a tué!

BRICHANTEAU.

Assez! assez! Je vous garde.

GONTRAN.

Oh!

BRICHANTEAU, résigné.

J'aime mieux ça.

GONTRAN, avec joie.

Ah! mon bon maître!

BRICHANTEAU.

Ne pleurez pas de joie maintenant.

GONTRAN.

Non, Monsieur.

BRICHANTEAU.

Et ne me regardez pas avec cette grimace.

GONTRAN.

Non, Monsieur. Je me retire. (En sortant.) Que de sacrifices il faut s'imposer, quand on est domestique, pour sauvegarder sa dignité!

Il prend le verre et sort.

SCÈNE XI

BRICHANTEAU, puis GENEVIÈVE.

BRICHANTEAU, seul.

Je ne suis pourtant pas bien exigeant, moi; avoir l'esprit tranquille, entendre des choses gaies, et voir des visages souriants, c'est tout ce que je demande.

GENEVIÈVE, entrant gaiement.

Voilà un heureux de plus, et il n'est pas lugubre du tout. Il causait avec ma gouvernante, qui lui avait déjà commandé mon portrait.

BRICHANTEAU.

Votre portrait!

GENEVIÈVE.

En Hébé! pour vous faire une surprise. J'ai bien vite refusé. Elle m'a répondu que j'étais une ingrâte. Vous ne tenez guère à avoir une Hébé, n'est-ce pas?

BRICHANTEAU.

De quoi se mêle-t-elle, mademoiselle Huberty?

GENEVIÈVE.

Ne la blâmez pas. Elle a de très bonnes intentions. Elle est trop coquette pour moi, voilà tout. Elle se désole parce que je n'ai jamais l'occasion de mettre des robes décolletées. Elle dit que c'est le moment.

BRICHANTEAU.

Ah !

GENEVIÈVE.

Elle est très amusante.

BRICHANTEAU.

Je le vois... Et que vous apprend-elle ?

GENEVIÈVE.

Tout ce qu'on apprendrait à une petite princesse qui ne tiendrait pas à être savante.

BRICHANTEAU.

J'ai eu tort de lui laisser carte blanche.

GENEVIÈVE.

Ne vous préoccupez pas. J'ai été orpheline très jeune et j'ai été obligée de penser toute seule. J'ai déjà assez de petites idées à moi pour me passer de celles de ma gouvernante.

BRICHANTEAU.

Alors, puisque vous êtes une si grave personne, puisque vous avez dix-sept ans, vous avez dû penser qu'il serait temps bientôt de vous marier.

GENEVIÈVE.

Ah ! non, par exemple !

BRICHANTEAU.

Votre gouvernante a dû vous le dire ?

GENEVIÈVE.

Elle ne m'en a jamais parlé.

BRICHANTEAU.

Elle vous a conduite à la messe de mariage d'une de ses nièces.

GENEVIÈVE.

Et elle a ri tout le temps de la petite mariée, qui était toute rouge sous son voile.

BRICHANTEAU.

Ah !

GENEVIÈVE.

Elle est très moqueuse.

BRICHANTEAU.

Eh bien ! Geneviève, croyez-moi. Il faut que les jeunes filles se marient et se marient jeunes.

GENEVIÈVE.

Mademoiselle Huberty a quarante-deux ans, et elle est encore demoiselle.

BRICHANTEAU.

Ah ! si vous étiez laide comme mademoiselle Huberty !

GENEVIÈVE.

Elle a été jolie.

BRICHANTEAU.

Jamais ! J'en mettrais ma main au feu.

GENEVIÈVE.

Vous lui avez envoyé des billets doux.

BRICHANTEAU.

Moi!

GENEVIÈVE.

Quand vous étiez au collège.

BRICHANTEAU.

Au collège?

GENEVIÈVE.

Elle donnait des leçons de piano à la sœur d'un de vos amis.

BRICHANTEAU.

Une brune avec des cheveux frisés!

GENEVIÈVE.

Je lui dirai que vous vous en souvenez.

BRICHANTEAU.

Oh! non, je vous en prie.

GENEVIÈVE.

Elle serait si heureuse! Si vous lui entendiez réciter le sonnet que vous lui avez envoyé le jour de sa fête : Sainte Noémie!

BRICHANTEAU.

Elle vous lit ce que je lui envoyais du collège!

GENEVIÈVE.

Ce sont ses plus tendres souvenirs.

BRICHANTEAU.

Alors... elle vous raconte ses amours du jeune âge?

GENEVIÈVE.

J'ai eu tort de vous le dire.

BRICHANTEAU.

Non, non... vous avez eu raison. Je vais lui parler.

GENEVIÈVE.

Pourquoi ?

BRICHANTEAU.

Parce que... parce que... C'est moi maintenant qui dirigerai votre éducation.

GENEVIÈVE.

Ah ! que ce sera gentil !

BRICHANTEAU.

Jusqu'à l'heure où je vous marierai.

GENEVIÈVE.

Vous ?

BRICHANTEAU.

J'y serai peut-être gauche. Mais je vous affirme que vous pourrez prendre de confiance le mari que je vous aurai trouvé.

FRÉDÉRIC, entrant.

Je m'étais endormi, moi !.. (Regardant Brichanteau.) Qu'avez-vous ?

BRICHANTEAU.

J'ai à dire quelques mots à mademoiselle Huberty. Je vous laisse avec Geneviève.

Il sort.

SCÈNE XII

FRÉDÉRIC, GENEVIÈVE.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai jamais vu Brichanteau si agité.

GENEVIÈVE.

Monsieur de Fougerolles, puis-je avoir confiance en vous ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! Mademoiselle, je suis la discrétion même.

GENEVIÈVE.

Vous ne répétez pas à M. Brichanteau ce que je vais vous confier ?

FRÉDÉRIC.

Je serai très flatté d'avoir un secret avec vous.

GENEVIÈVE.

Que peut faire à Paris une demoiselle honnête, quand elle ne veut pas se marier ?

FRÉDÉRIC.

Une demoiselle honnête !.. C'est bien difficile.

GENEVIÈVE.

Vous croyez ?

FRÉDÉRIC.

Laide ou jolie ?

GENEVIÈVE.

Gentille.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas pour vous cette question ?

GENEVIÈVE.

Si, c'est pour moi.

FRÉDÉRIC.

Comment ?

GENEVIÈVE.

Vous ne voulez pas me répondre ?

FRÉDÉRIC.

Je tâche de me remettre un peu de mon étonnement.
Vous avez donc l'intention ?..

GENEVIÈVE.

J'ai l'intention de rester demoiselle.

FRÉDÉRIC.

Et vous ne savez comment faire ?

GENEVIÈVE.

Non, je n'y ai jamais pensé.

FRÉDÉRIC, à part.

Tant d'innocence dans le salon de Brichanteau !

GENEVIÈVE.

Il doit y avoir à Paris beaucoup de jeunes filles sans fortune qui ne veulent pas se marier. .

FRÉDÉRIC.

Il y en a énormément.

GENEVIÈVE.

Comment font-elles ?

FRÉDÉRIC.

J'aurais besoin d'y réfléchir avant de vous répondre.

GENEVIÈVE.

Prenez votre temps. Cherchez. Nous en causerons tous les deux.

FRÉDÉRIC.

Tant qu'il vous plaira.

GENEVIÈVE.

En cachette.

FRÉDÉRIC.

Ce sera charmant.

GENEVIÈVE.

Vous n'êtes pas compromettant, vous.

FRÉDÉRIC.

Mon Dieu ! non.

GENEVIÈVE.

Vous avez une bonne figure.

FRÉDÉRIC.

Vous me comblez.

GENEVIÈVE, lui tendant la main.

Et nous sommes de vieux amis.

FRÉDÉRIC, à part.

Elle m'achève.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

Brichanteau entre sans parler, cherchant à maîtriser son émotion.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu!.. que vous est-il arrivé?

BRICHANTEAU, *bou*, à Frédéric.

Elle m'a répondu: « Si j'avais su que c'était pour la
» marier, je ne l'aurais pas élevée avec tant de soin. »

FRÉDÉRIC, *étonné*.

Qui?

GENEVIÈVE, *inquiète*.

Est-ce mademoiselle Huberty qui vous a contrarié?

BRICHANTEAU.

Mademoiselle Huberty!.. Je viens de la mettre à la porte.

GENEVIÈVE.

Ma gouvernante!

FRÉDÉRIC.

Vous avez mis quelqu'un à la porte?

BRICHANTEAU.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Vous-même?

BRICHANTEAU.

Elle s'est rebiffée comme une pintade, et alors, j'ai eu de l'énergie. Je lui ai donné mille francs d'indemnité, et v'lan !.. Tout de suite... Sans rémission !

FRÉDÉRIC, riant.

Vous êtes cruel.

BRICHANTEAU.

Quelquefois.

GENEVIÈVE, allant vers la gauche.

Elle doit être désespérée.

BRICHANTEAU, la retenant.

Ne sortez pas, Geneviève. Je l'ai prévenue que je vous défendais de la revoir.

GENEVIÈVE.

Pourquoi ?

BRICHANTEAU.

J'ai mes raisons.

GENEVIÈVE.

Mais, moi, je ne lui dois que de la reconnaissance.

BRICHANTEAU.

Entrez là... Et envoyez-lui vos adieux par écrit.

GENEVIÈVE.

Vous lui pardonnerez.

BRICHANTEAU.

Jamais ! Jamais ! Jamais !

GENEVIÈVE, à part.

Qu'a-t-elle donc fait?

Elle sort au fond.

SCÈNE XIV

BRICHANTEAU, FRÉDÉRIC.

BRICHANTEAU.

Je prends une vieille demoiselle laide, qu'on me garantit vénérable, mais elle entre chez Brichanteau. Et de quoi peut-on parler aux femmes chez Brichanteau!. On ne s'imagine pas que j'ai le culte des jeunes filles, moi. Je les aime comme on aime des objets d'art. Je les respecte comme des tableaux de maître, et j'entends qu'on les respecte ainsi chez moi.

FRÉDÉRIC.

C'est un Brichanteau nouvelle manière que vous m'offrez.

BRICHANTEAU.

Je n'ai jamais varié.

FRÉDÉRIC.

Oh! par exemple!

BRICHANTEAU.

Non, Monsieur, non, jamais.

FRÉDÉRIC, avec douceur.

Je ne veux pas vous contrarier.

BRICHANTEAU.

J'ai une façon d'être à moi avec les femmes.

FRÉDÉRIC.

Vous en avez adoré beaucoup.

BRICHANTEAU.

J'en ai adoré beaucoup, parce que je suis panthéiste en amour. Une passion de quinze jours suffit à toutes mes aspirations, mais c'est autre chose.

FRÉDÉRIC.

De là à passer pour un homme vertueux...

BRICHANTEAU.

Il ne s'agit pas de vertu.

FRÉDÉRIC.

Je ne veux pas vous contrarier. (Changeant de ton.) Vous devez être à quatre heures chez la Folkani.

BRICHANTEAU.

Oui, à quatre heures. (Après une pause.) Je ne suis pas sûr d'y aller.

FRÉDÉRIC.

Vous ne rêviez depuis deux jours qu'à ce rendez-vous.

BRICHANTEAU.

Je suis toujours amoureux fou dans ces occasions-là, moi, par principe.

FRÉDÉRIC.

Vous la trouviez superbe.

BRICHANTEAU.

On ne serait jamais séduit par ces demoiselles si on ne les trouvait pas superbes, de parti pris, et même avec un peu d'effort.

FRÉDÉRIC.

Où ! permettez, votre première impression...

BRICHANTEAU.

La première impression, à mon âge, on ne la reçoit pas, on l'apporte. Mais pourquoi diable me parlez-vous de la Folkani, quand vous me voyez troublé par un événement de la plus haute gravité ?

FRÉDÉRIC.

Quel événement ?

BRICHANTEAU.

J'ai renvoyé la gouvernante de Geneviève. Vous ne comprenez pas l'embarras cruel où je me suis mis.

FRÉDÉRIC.

Ah ! cher ami, si, parfaitement.

BRICHANTEAU.

Vous devriez l'épouser.

FRÉDÉRIC.

Qui ?

BRICHANTEAU.

Geneviève.

FRÉDÉRIC.

Moi !

BRICHANTEAU.

Vous êtes un brave garçon, vous avez un bon caractère. Vous rendriez une femme heureuse.

FRÉDÉRIC.

Vous ne cherchez pas longtemps vos préparations.

BRICHANTEAU.

Elle est de très bonne famille. Son père, le capitaine Lautrec, de l'infanterie de marine, a été tué sur le champ de bataille. Elles ne vous enflamment pas, vous, ces belles façons de mourir ? La veuve, de noblesse bretonne, restée sans fortune, s'est mise vaillamment à faire de la dentelle, pour élever sa fille. Je ne sais pas raconter ces choses-là, moi... Il y faudrait de l'émotion. — Quand j'ai recueilli Geneviève, elle était seule au monde... Elle travaillait de ses petits doigts. — (Changeant de ton). Je lui donnerai une dot.

FRÉDÉRIC.

Je m'en rapporte à vous sur ce point. (Avec embarras.) Mais, en ce moment, j'ai le cœur pris.

BRICHANTEAU.

Pour longtemps ?

FRÉDÉRIC, de même.

J'en ai peur. (Avec mystère.) Je ne peux pas la nommer, il y a un mari.

BRICHANTEAU.

Une femme mariée !.. Ah ! mon ami, quelle imprudence ! — Je n'ai jamais trompé qu'un mari. Sa femme lui avait persuadé que je le ferais décorer... et alors... il fallait à tout propos rendre compte de mes démarches. Quand je manquais un jour, madame envoyait monsieur pour me demander si j'avais vu le Ministre, ce qui voulait dire qu'elle serait seule le soir. — Le pauvre homme ! je l'ai fait nommer préfet dans le Midi. Il en est mort. Sa femme est revenue à Paris pour m'épouser. — Voilà à quoi on s'expose !

FRÉDÉRIC.

C'était la jolie madame Valageot.

BRICHANTEAU.

Vous le saviez ?.. Nous avons rompu violemment, ce qui est contraire à mes habitudes. J'ai là une menace permanente.

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous. On m'a dit qu'elle s'était remariée.

BRICHANTEAU.

Ah ! voilà une bonne nouvelle. Mais vous n'aurez peut-être pas cette chance-là, vous ! Réfléchissez. En attendant, je vais m'occuper de chercher une gouvernante... sérieuse... Ah ! pour un homme qui n'aime pas les complications dans la vie !.. (Voyant entrer Gontran.) Que me voulez-vous encore, vous ?

SCÈNE XV

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN.

Monsieur, c'est madame la cousine de Monsieur.

BRICHANTEAU.

Il devient fou, cet animal-là. Je n'ai pas de cousine.

FRÉDÉRIC.

Il paraît que vous êtes un peu parent de Pontaubert.

BRICHANTEAU.

Il n'est pas marié.

FRÉDÉRIC.

Il est parfaitement marié, au contraire, à Montauban.

GONTRAN, à Frédéric.

Merci, Monsieur! (à Brichanteau.) Cette dame est là.

BRICHANTEAU, vivement.

Je ne suis pas habillé.

SCÈNE XVI

BRICHANTEAU, FRÉDÉRIC, MADAME PONTAUBERT, puis PONTAUBERT et LÉONIDE.

MADAME PONTAUBERT, se précipitant.

C'est égal, mon cousin, c'est égal.

BRICHANTEAU.

Mais, Madame!

MADAME PONTAUBERT.

Ne vous gênez pas avec des parents.

BRICHANTEAU.

Je vous demande la permission...

MADAME PONTAUBERT.

Non.

BRICHANTEAU.

De passer ma redingote.

MADAME PONTAUBERT.

Ce serait nous regarder comme des étrangers.

BRICHANTEAU.

Je serais plus à l'aise.

MADAME PONTAUBERT.

J'ai été si heureuse d'apprendre qu'un Pontaubert a épousé une Brichanteau !... Mon mari est toujours trop timide... Mais moi, je suis si fière d'être la cousine d'une des personnalités parisiennes le plus en évidence...

BRICHANTEAU, *souriant.*

En évidence de la rue Drouot à la Chaussée-d'Antin, — c'est bien restreint.

MADAME PONTAUBERT.

Tout ce qu'il y a de plus distingué en France vous connaît, mon cousin.

BRICHANTEAU.

Comme une façon de sauvage... un Huron de Tortoni.

MADAME PONTAUBERT.

Vous vous calomniez. — Nous espérons bien que vous nous ferez l'amitié de venir passer quelques semaines avec nous.

BRICHANTEAU.

A Montauban ?

MADAME PONTAUBERT.

Nous avons en ce moment le concours régional.

FRÉDÉRIC, gaiement.

Insistez, Madame.

BRICHANTEAU.

Hein !

FRÉDÉRIC.

Ce petit voyage serait excellent pour Brichanteau.

MADAME PONTAUBERT, ravie.

N'est-ce pas, Monsieur ?

BRICHANTEAU.

Mais, Madame, je n'ai jamais quitté Paris.

MADAME PONTAUBERT.

Raison de plus !

FRÉDÉRIC.

Certainement, Madame, je ne vivrais pas, moi, si je ne m'échappais de temps à autre.

MADAME PONTAUBERT.

Et cependant, Monsieur est sans doute un vrai Parisien comme vous !

BRICHANTEAU.

Non, Madame, non ! C'est un Parisien de Monaco, — l'espèce abonde !

Pontaubert fait en cachette des signes à sa femme.

MADAME PONTAUBERT.

M. Pontaubert me trouve indiscrète, mais il est des personnes dont on voudrait tout de suite conquérir l'intimité. Je ne parle plus seulement de l'homme d'esprit, (Avec émotion.) mais de l'homme de cœur. Nous connaissons un trait de vous... cette jeune orpheline que vous avez recueillie. Nous en avons été émus jusqu'aux larmes.

Elle s'essuie les yeux.

BRICHANTEAU, contrarié.

Madame, je vous en prie !

MADAME PONTAUBERT.

Ne voudriez-vous pas nous présenter mademoiselle Geneviève ?

BRICHANTEAU, embarrassé.

Si, Madame.

Il va à la porte du fumoir.

MADAME PONTAUBERT.

Nous serions si heureux de pouvoir nous associer à votre bonne œuvre !

PONTAUBERT, à sa femme.

De quoi vous mêlez-vous ?

MADAME PONTAUBERT.

Laissez-moi faire. Vous n'avez pas ouvert la bouche.

PONTAUBERT.

J'ai pris l'habitude de ne rien dire quand vous êtes là, Aménaïde.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

BRICHANTEAU, revenant avec Geneviève.

Geneviève, voici madame Pontaubert, ma parente, qui désire vous voir.

GENEVIÈVE, troublée.

Moi !

MADAME PONTAUBERT, gracieuse.

Oui, Mademoiselle. (A mi-voix.) Elle est charmante !

BRICHANTEAU, à Pontaubert.

Vous êtes donc un mari intermittent, vous ?

PONTAUBERT.

Soyez discret.

MADAME PONTAUBERT.

J'espère, Mademoiselle, que vous voudrez bien, pendant notre séjour à Paris, venir me voir avec votre gouvernante ?

GENEVIÈVE, timide.

Vous êtes trop bonne, Madame.

BRICHANTEAU.

Geneviève n'a plus de gouvernante.

MADAME PONTAUBERT, offensée.

Ah !

BRICHANTEAU.

Depuis vingt minutes. Je vais m'occuper d'en trouver une autre.

MADAME PONTAUBERT.

C'est bien délicat. Une jeune personne à cet âge-là !

BRICHANTEAU.

Oui, oui. Je le sais bien.

MADAME PONTAUBERT.

Vous devriez me la confier.

BRICHANTEAU, étonné.

Geneviève !

Pontaubert roule des yeux effarés. Geneviève est inquiète.

MADAME PONTAUBERT, douceurus.

Elle aurait au moins les soins d'une vraie mère de famille.

BRICHANTEAU.

C'est une offre trop gracieuse.

MADAME PONTAUBERT.

Doit-elle vous étonner de la part d'une cousine qui comprend votre embarras?.. (Bas.) Elle me paraît bien frêle!

BRICHANTEAU, regardant Geneviève.

Vous trouvez?

MADAME PONTAUBERT.

Et l'air de la Gascogne est si bon pour les jeunes filles!

BRICHANTEAU.

De la Gascogne!

MADAME PONTAUBERT.

Nous y touchons. Et le climat de Montauban...

BRICHANTEAU.

Vous emmèneriez Geneviève à Montauban?

MADAME PONTAUBERT.

Vous la verriez s'épanouir comme une fleur au soleil.

BRICHANTEAU.

Vous entendez, Geneviève?

GENEVIÈVE, décontenancée.

Mais, Montauban... c'est bien loin!

PONTAUBERT, bas, à sa femme.

Vous donneriez pour compagne à votre fille une demoiselle élevée par Brichanteau?

MADAME PONTAUBERT.

Soyez donc tranquille! Elles ne se verront pas.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, SAVOURETTE.

GONTRAN, enfonçant.

M. Savourette.

SAVOURETTE, entrant.

Le nouveau propriétaire de l'immeuble. — Monsieur, je n'ai pas réussi!

BRICHANTEAU, inquiet.

Comment?

SAVOURETTE.

Madame Savourette trouve que, au premier étage, on entend trop le bruit du boulevard. Elle préfère le deuxième.

BRICHANTEAU.

Le mien!

SAVOURETTE.

Madame Savourette est habituée à recevoir. Son premier mari était préfet.

BRICHANTEAU.

Préfet!

SAVOURETTE.

Hippolyte Valageot.

BRICHANTEAU, aburi.

Ah!

FRÉDÉRIC, riant.

Oh! oh!

SAVOURETTE.

Un homme très éminent.

BRICHANTEAU:

Ah! vous avez épousé?..

SAVOURETTE:

Madame veuve Valageot.

BRICHANTEAU.

Alors, Monsieur... je... Je n'insiste plus... Je comprends.

SAVOURETTE, étouffe.

Vous comprenez quoi?

BRICHANTEAU.

Que madame... madame Savourette préfère le second étage.

MADAME PONTAUBERT.

On vous donne congé?

BRICHANTEAU, éclatant.

On me chasse, Madame, on me jette dans la rue!

SAVOURETTE.

Vous avez six semaines.

BRICHANTEAU, furieux.

Je ne resterai pas un jour, Monsieur, pas une heure dans votre maison. Il m'est horrible de voir ce que j'aime avec l'idée que je vais le quitter!

MADAME PONTAUBERT.

Où irez-vous, mon cousin?

BRICHANTEAU:

Moi, ma cousine, j'irai au Japon, j'irai au Congo, j'irai au pôle Nord.

MADAME PONTAUBERT.

Venez à Montauban.

BRICHANTEAU:

À Montauban!

MADAME PONTAUBERT.

Nous avons aussi un boulevard.

GENEVIÈVE, *bas.*

Si vous y allez, j'irai bien, moi.

BRICHANTEAU.

Va pour Montauban.

FRÉDÉRIC.

Bonne histoire pour le club !

MADAME PONTAUBERT.

Quelle joie pour nous!.. *(A part.)* Il épousera Léonide.

PONTAUBERT, *à part.*

Elle est têtue !

BRICHANTEAU, *à Gontran.*

Gontran ! nous partirons ce soir.

GONTRAN.

Monsieur quitte Paris ?

BRICHANTEAU.

Je vais dans le Tarn-et-Garonne.

GONTRAN, *avec stupéur.*

Qu'est-il arrivé à Monsieur ?

SAVOURETTE, *avec joie.*

Alors... Je pourrai commencer tout de suite les réparations ?

BRICHANTEAU.

Non, Monsieur, vous n'entrerez que le jour de l'expiration du bail, à minuit !

SAVOURETTE.

Mais, Monsieur ! cependant !

BRICHANTEAU.

Je mettrai un invalide dans mon antichambre... J'en mettrai deux, pour qu'il ne s'ennuie pas !

SAVOURETTE.

C'est bien, Monsieur, j'attendrai.

BRICHANTEAU.

Et vous aurez cette gloire d'avoir rendu Paris insupportable à un Parisien !

ACTE DEUXIÈME

A MONTAUBAN

Un coin de jardin; à droite, un perron conduisant à la maison de Pontaubert; au fond, un quartier de Montauban.

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN, EMBELLINE.

Ils battent un tapis.

GONTRAN, gaillardement.

Ne vous fatiguez pas, mademoiselle Embelline, je battraï pour vous.

EMBELLINE, tapant plus fort.

On ne craint pas sa peine, à Montauban!

GONTRAN, la regardant avec tendresse.

Je ne m'y déplairais pas, moi, à Montauban. Je ne suis pas comme Monsieur:

EMBELLINE.

Il s'y déplaît, votre monsieur ?

GONTRAN.

Il ne le dit pas.

EMBELLINE.

Il n'est ici que depuis huit jours.

GONTRAN.

Je n'aurais jamais cru qu'il résisterait si longtemps.

EMBELLINE.

Vous faites le malin. Tout le monde sait qu'il est venu pour épouser notre demoiselle.

GONTRAN, stupéfait.

Monsieur ?

EMBELLINE, en confidence.

L'hôtel du Lion d'Or a déjà demandé la préférence pour le repas de noces.

GONTRAN.

Bah !

EMBELLINE.

Et madame Tolosate, la marchande de fleurs, m'a promis vingt francs si je lui faisais avoir la pratique pour les bouquets de fiancés. C'est elle qui les a fournis à M. le Préfet.

GONTRAN, avec fatuité.

Alors, Montauban s'occupe de nous ?

EMBELLINE.

Oh ! oui, par exemple !

GONTRAN.

C'est toujours agréable ! Et je vous jure que notre départ de Paris a produit quelque effet. On ne doit plus parler que de ça.

Il se penche pour embrasser Embelline.

EMBELLINE, le repoussant vivement.

Oh ! non !

GONTRAN.

Je vous épouserai le jour où monsieur se mariera.

EMBELLINE.

Bien vrai ?

GONTRAN.

Sur mon honneur de valet de chambre.

Il se penche encore.

EMBELLINE, de même.

Pas ici, à cause des voisins.

GONTRAN, regardant autour de lui.

Des voisins ?

EMBELLINE.

Ils ont quarante-sept fenêtres qui donnent sur ce jardin. Je les ai comptées un jour, parce que...

Elle s'arrête embarrassée.

GONTRAN, avec dignité.

N'achevez pas.

EMBELLINE, vivement.

Oh ! ce n'est pas ce que vous croyez.

GONTRAN.

Je l'espère.

EMBELLINE.

Voici madame !

Ils se remettent à battre le tapis avec violence.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME PONTAUBERT.

MADAME PONTAUBERT, accourant effarée.

Holà ! Holà ! Vous allez réveiller monsieur Brichanteau !

GONTRAN.

Oh ! Madame, ce n'est pas le bruit qui réveille Monsieur, c'est le silence.

EMBELLINE.

D'ailleurs, il est levé depuis longtemps.

MADAME PONTAUBERT.

Et vous ne me prévenez pas ! où est-il ?

GONTRAN.

Monsieur est allé se promener par la ville.

MADAME PONTAUBERT.

Seul ! Gontran, j'ai un service à vous demander.

GONTRAN, très important.

Je suis aux ordres de Madame.

MADAME PONTAUBERT, s'asseyant.

Nous donnons, ce soir, un grand diner, en l'honneur de notre cousin. Nous aurons le préfet, le maire, le président du Tribunal.

GONTRAN, à part.

Voilà ce qui va amuser Monsieur.

MADAME PONTAUBERT.

Vous voudrez bien vous occuper spécialement de votre maître.

GONTRAN.

C'est mon devoir. Je ne quitterai pas le dossier de sa chaise. Mais si Madame me permettait de lui donner un conseil...

MADAME PONTAUBERT.

Je vous en prie, Gontran.

GONTRAN.

Je connais Monsieur. Je le placerais à côté d'une jolie femme.

MADAME PONTAUBERT.

Il sera à ma droite.

GONTRAN.

Oh ! alors !

MADAME PONTAUBERT.

Ne craignez pas de m'indiquer tout ce qui pourrait être agréable à votre maître, nous voulons lui faire oublier Paris.

GONTRAN.

Monsieur adore la musique.

MADAME PONTAUBERT.

Ah !

GONTRAN.

Il disait souvent à mademoiselle Geneviève : « Petite, »
» jouez-moi donc la Symphonie pastorale. »

MADAME PONTAUBERT.

La Symphonie pastorale ?

GONTRAN.

Un air très ennuyeux.

MADAME PONTAUBERT.

Alors. Léonide doit l'avoir appris au lycée.

GONTRAN.

Monsieur n'est pas difficile à amuser. Il disait encore
souvent à mademoiselle Geneviève : « Petite, venez donc
» travailler à votre tapisserie auprès de moi. Vous m'amu-
» sez, avec toutes vos laines, » et il la regardait se dé-
brouiller.

MADAME PONTAUBERT.

Léonide avait commencé un pouff avant de se destiner
aux sciences. Où est le métier à tapisserie, Embelline ?

EMBELLINE.

Il est au grenier, Madame.

MADAME PONTAUBERT.

Vous irez le chercher.

GONTRAN, *continuant.*

Monsieur aime bien aussi boire le champagne avec des dames qui fument des cigarettes turques. Quand j'allais l'attendre à la Maison d'Or...

MADAME PONTAUBERT, *se levant.*

Vous entrez dans un autre ordre d'idées.

GONTRAN, *avec réserve.*

Je n'insisterai pas. J'ai déjà dit à Madame que Monsieur avait l'habitude de faire tous les jours une promenade à cheval.

MADAME PONTAUBERT.

J'ai découvert un alezan superbe, mais on le dit fougueux. Je le fais essayer par mon mari. (A Pontaubert qui parait avec une mine maussade.) Ah! le voici! Eh bien?

SCÈNE III

LES MÊMES, PONTAUBERT.

PONTAUBERT, *très ému.*

Eh bien! Aménaïde, ça passe les bornes.

MADAME PONTAUBERT.

Quoi donc?

PONTAUBERT.

Vous me faites essayer un cheval vicieux, pour savoir si nous pouvons lui contier Brichanteau.

MADAME PONTAUBERT.

Il est mon hôte.

PONTAUBERT.

Mais, moi, je suis votre mari..., et j'ai été lancé à dix mètres.

MADAME PONTAUBERT.

Ah! mon Dieu!

EMBELLINE.

Oh! pauvre monsieur!

PONTAUBERT.

Dans un des massifs du square, sur des rhododendrons qui ont amorti la chute... heureusement!

MADAME PONTAUBERT.

Bénéissons le ciel!

GONTRAN.

Monsieur n'a pas eu de mal.

PONTAUBERT.

Rien de cassé, mais tout est moulu. Je ne conseillerai ce cheval à personne.

MADAME PONTAUBERT.

Oh! non. Nous donnerons à notre cousin le cheval du notaire.

EMBELLINE.

Folichon! En voilà un qui ne s'emportera pas.

MADAME PONTAUBERT.

Allez le chercher, Embelline.

GONTRAN.

Mais je vais y aller.

EMBELLINE.

Non, non, j'ai l'habitude. Mademoiselle m'a priée de l'accompagner chez les demoiselles Harbouin, pour voir la nièce de ce monsieur de Paris.

GONTRAN.

Mademoiselle Geneviève?

MADAME PONTAUBERT, *sévère*.

J'ai défendu à Léonide de sortir sans moi, en ce moment. Occupez-vous de Folichon.

EMBELLINE

Bien, Madame.

Elle sort.

GONTRAN.

Madame n'a plus rien à me demander?

MADAME PONTAUBERT.

Non, Gontran, je vous remercie.

GONTRAN, *à part, sortant par le perron*.

Le cheval du notaire pour Monsieur, c'est un comble !
Je m'amuserais, moi, en province.

SCÈNE IV

PONTAUBERT, MADAME PONTAUBERT.

MADAME PONTAUBERT, allant à lui, avec câinerie.

Tu ne m'en veux pas de ta chute?

PONTAUBERT.

Non, Aménaïde ; je trouve seulement que vous passez les bornes. Depuis que Brichanteau est ici, la maison est bouleversée.

MADAME PONTAUBERT.

Mais comme nous serons fiers d'avoir un pareil gendre !

PONTAUBERT.

Voilà votre marotte.

MADAME PONTAUBERT.

Vous êtes le seul qui n'avez pas remarqué les assiduités de M. Brichanteau auprès de votre fille.

PONTAUBERT.

Vous appelez assiduités...

MADAME PONTAUBERT, l'interrompant.

Hier, pendant la musique, sur la promenade, il a pris son bras, et ne l'a plus quitté.

PONTAUBERT.

Il l'a pris parce que vous le lui avez donné.

MADAME PONTAUBERT.

Tout le monde a remarqué sa galanterie.

PONTAUBERT.

Ce sont vos effarements que l'on remarquait.

MADAME PONTAUBERT.

Vous ne comprenez pas les effarements d'une mère qui voit sa fille au bras d'un homme dont la réputation seule est un danger.

PONTAUBERT.

C'est vous qui l'avez amené ici.

MADAME PONTAUBERT.

Parce qu'il est votre cousin.

PONTAUBERT.

Voilà qui est fort!

MADAME PONTAUBERT.

Il est évident que Léonide lui plait... et de là... à l'aimer...

PONTAUBERT.

C'est dans votre cervelle.

MADAME PONTAUBERT.

On ne peut pas ne pas aimer Léonide quand on la connaît.

PONTAUBERT.

Eh bien ! madame Pontaubert, savez-vous ce qui va arriver ? Nous allons compromettre notre fille, et nous serons trop heureux de la donner à quelque coureur de dot, comme Casimir Bombelles.

MADAME PONTAUBERT, haussant les épaules.

Vous êtes fou, maintenant ! Un Casimir Bombelles !

PONTAUBERT.

Il ne me saluait plus, Casimir, depuis que j'avais coupé court à ses prétentions.

MADAME PONTAUBERT.

Ridicules !

PONTAUBERT.

Eh bien ! tout à l'heure, au cercle, il est venu à moi, le visage souriant, et me prenant les mains, il m'a glissé à l'oreille avec émotion : « Je ne le crois pas. »

MADAME PONTAUBERT, étonnée.

Quoi ?

PONTAUBERT.

Quoi ?.. Je ne le lui ai pas demandé. C'est assez clair ! Je ne crois pas ce qu'on raconte.

MADAME PONTAUBERT.

Que raconte-t-on ?

PONTAUBERT.

La promenade de Brichanteau avec Léonide, autour de la musique du 33^e, a fait causer.

MADAME PONTAUBERT.

Aveugle ! Aveugle ! Aveugle !

SCÈNE V

LES MÊMES, LÉONIDE.

LÉONIDE, accourant.

Tu ne veux pas que j'aille voir mademoiselle Geneviève ?

MADAME PONTAUBERT.

Rien ne presse.

LÉONIDE.

Nous sommes très malhonnêtes avec cette jeune fille. Elle est depuis avant-hier chez les demoiselles Harbouin.

MADAME PONTAUBERT.

Notre cousin a compris que je ne pouvais pas recevoir chez moi, pendant qu'il s'y trouvait, une jeune personne de dix-sept ans.

LÉONIDE.

Elle était chez lui à Paris.

MADAME PONTAUBERT.

Dans une situation exceptionnelle, que les habitants de Montauban ne comprendraient pas. Mademoiselle Geneviève est admirablement bien chez nos deux vénérables amis.

LÉONIDE.

Comme elle doit s'y ennuyer !

MADAME PONTAUBERT.

Elle y trouvera des exemples édifiants.

LÉONIDE.

Ah! oui.

MADAME PONTAUBERT.

Et les demoiselles Harbouin s'occupent de la marier.

LÉONIDE.

Déjà?

MADAME PONTAUBERT, à son mari.

Il ne faut pas un candidat trop scrupuleux.

LÉONIDE.

Pourquoi?

MADAME PONTAUBERT.

Elles l'ont trouvé, paraît-il.

LÉONIDE.

Elles en ont trouvé aussi un pour moi.

MADAME PONTAUBERT, stupéfaite.

Comment?

LÉONIDE.

M. Casimir Bombelles.

MADAME PONTAUBERT.

Hein?

PONTAUBERT.

Ah!

LÉONIDE.

Il a passé plus de vingt fois sous ma fenêtre en roulant des yeux langoureux.

MADAME PONTAUBERT, de même.

Casimir ?

PONTAUBERT.

Naturellement.

LÉONIDE.

Je suis descendue...

MADAME PONTAUBERT.

Toi !

LÉONIDE.

Je lui ai demandé...

MADAME PONTAUBERT, interloquée.

Tu lui as parlé ?

LÉONIDE, gravement.

Notre professeur, au Lycée, nous disait que, si Anne d'Autriche avait tout de suite arrêté Buckingham, l'histoire n'aurait pas eu à parler des faiblesses de cette reine.

MADAME PONTAUBERT.

Tu as commis une imprudence.

LÉONIDE.

Je l'ai bien vu. Il m'a répondu que les demoiselles Harbouin l'avaient autorisé à me faire la cour.

MADAME PONTAUBERT.

Comment ? les demoiselles Harbouin ?

LÉONIDE.

Et il roulait des yeux plus langoureux encore. Alors j'ai eu peur et je me suis sauvée.

MADAME PONTAUBERT.

Les demoiselles Harbouin n'ont pas pu lui parler de toi.

PONTAUBERT, *bas*.

Si, elles ont parlé d'une demoiselle compromise par Brichanteau.

MADAME PONTAUBERT, *bas*.

Geneviève !

PONTAUBERT.

Il a compromis Léonide !

MADAME PONTAUBERT.

C'est impossible !.. une pareille erreur...

PONTAUBERT.

L'erreur est toute simple. Le bruit court qu'il a compromis Léonide.

EMBELLINE.

Madame !

MADAME PONTAUBERT, *la voyant entrer*.

Chut ! pas un mot devant nos gens !

EMBELLINE.

Madame, on ne pourra pas avoir le cheval du notaire avant quatre heures.

MADAME PONTAUBERT, *ennuyée*.

C'est bien.

EMBELLINE.

Voici monsieur Brichanteau qui revient. Il est au bout de la rue.

Elle sort.

MADAME PONTAUBERT.

Seul ! Vous n'avez pas songé à l'accompagner.

PONTAUBERT.

J'étais à cheval.

MADAME PONTAUBERT.

Tâchez au moins de le bien recevoir. Viens, Léonide. (Elle lui tend le main). Tu connais la symphonie pastorale ?

LÉONIDE.

Pas beaucoup.

MADAME PONTAUBERT.

Va vite l'étudier. Tu la joueras ce soir à ton cousin.

LÉONIDE.

Je la jouerai très mal.

MADAME PONTAUBERT.

Cela ne fait rien, puisqu'il l'aime. (En sortant avec Léonide.) Oh ! ma chère enfant, que tu es heureuse d'avoir ta mère !

PONTAUBERT, exaspéré, à part.

Ah ! si je n'avais pas quelques torts, passagers, mais illégitimes, envers ma femme, comme je me révolterais !.. Je ne peux exiger que la paix. (Avec résignation.) Soyons aimable pour Brichanteau. Il me semble rêveur.

SCÈNE VI

BRICHANTEAU, PONTAUBERT.

Brichanteau entre, le chapeau sur les yeux, comme un homme profondément ennuyé
ou à moitié endormi.

BRICHANTEAU, au public.

Je comprends pourquoi on se lève si tôt, en province,
c'est qu'on y dort debout.

PONTAUBERT, allant à lui.

Ma femme s'imagine que vous vous amusez beaucoup
avec nous.

BRICHANTEAU, le chapeau à la main.

Elle a raison, cher ami.

PONTAUBERT.

Ne vous gênez pas pour moi. Vous vous ennuyez à mourir.

BRICHANTEAU.

En ai-je l'air ?

PONTAUBERT.

Un peu.

BRICHANTEAU, en confidence.

Ce n'est pas de l'ennui, c'est de l'inquiétude.

PONTAUBERT, étonné.

Quelle inquiétude ?

BRICHANTEAU, le regardant avec un sérieux comique.

Êtes-vous bien sûr de vivre, vous ?

PONTAUBERT.

En province. on vit sans s'en apercevoir.

BRICHANTEAU.

Sans s'en apercevoir ? vous me rassurez ! Charmante petite ville, du reste, pleine d'attention pour les étrangers. Je suis entré dans un magasin, pour demander un portecigares, on m'a offert tout l'étalage, et un monsieur qui m'a fait l'effet d'un vieux militaire, m'a glissé dans l'oreille : « Nous sommes très bien assortis en coffrets, boîtes à gants, » boîtes à bijoux, pour les cadeaux aux demoiselles d'honneur. »

PONTAUBERT, étonné.

Je le reconnais.

BRICHANTEAU.

Je vais ailleurs acheter des gants, on me montre des fleurs d'oranger, et on m'apprend, avec des sourires engageants, que l'usage à Montauban veut que les fleurs du corsage soient données par le fiancé.

PONTAUBERT, étonné.

Allons donc !

BRICHANTEAU.

Un peu plus loin, je m'arrête devant une boutique de fleurs naturelles avec cette enseigne qui me retient : « A » la pensée des amours. »

PONTAUBERT.

Madame Tolosate !

BRICHANTEAU.

Tolosate elle-même! Celle-là est venue sans façon à moi et m'a dit qu'elle m'attendait.

PONTAUBERT.

Par exemple!

BRICHANTEAU.

Que je pouvais m'en rapporter à elle, et que je ne m'en plaindrais pas. Elle me traitera comme M. le Préfet.

PONTAUBERT.

Vous lui avez répondu que c'était inutile?

BRICHANTEAU.

Je lui ai répondu qu'elle me flattait beaucoup.

PONTAUBERT, inquiet.

Comment?

BRICHANTEAU.

J'ai poursuivi ma promenade à travers la ville, et j'ai rencontré sept fois la même figure désagréable.

PONTAUBERT.

Chut!

BRICHANTEAU.

Quoi?

PONTAUBERT, baissant la voix.

C'est peut-être une de nos autorités, ou un ami.

BRICHANTEAU.

Eh bien?

PONTAUBERT.

Il faut être prudent en province.

BRICHANTEAU.

Il m'a appris qu'il se nommait Casimir Bombelles.

PONTAUBERT, court.

Bombelles!

BRICHANTEAU.

La première fois, il m'a souri ; la seconde, il m'a salué ; la troisième, il m'a abordé pour m'apprendre que nous avions dû nous coudoyer dans le grand courant de la vie parisienne. Je m'échappe par une rue qui me paraissait longue, je le retrouve au bout. Il me confie qu'on lui propose d'épouser une demoiselle légèrement compromise.

PONTAUBERT, à part.

Ma fille!

BRICHANTEAU.

Je le félicite et je m'élançe du côté de la rivière. Il était sur le pont. J'essaye de fuir : il se campe devant moi, prend un air solennel et d'une voix creuse : « De galant homme à galant homme, oui ou non, est-ce vrai ? »

PONTAUBERT, vivement.

Que lui avez-vous répondu ?

BRICHANTEAU.

Je lui ai répondu : « Oui, Monsieur, c'est vrai. »

PONTAUBERT effaré.

Hein ?

BRICHANTEAU.

Il est resté pétrifié et j'ai pu revenir tranquille.

PONTAUBERT, à part.

Où allons-nous, mon Dieu ?

BRICHANTEAU.

Mais le diable m'emporte si je sais de quoi il a voulu me parler.

PONTAUBERT, à part.

De Léonide, parbleu !

BRICHANTEAU.

D'ailleurs, ça ne m'intéresse pas. Je n'ai pas fini. Je suis allé hier chez les demoiselles Harbouin.

PONTAUBERT.

Ah !

BRICHANTEAU.

Pour les remercier d'avoir bien voulu donner l'hospitalité à Geneviève. Une maison noire, une porte basse. J'ai frappé avec un vieux marteau ébréché, on a ouvert un guichet grillé, on l'a refermé violemment et ç'a été fini.

PONTAUBERT.

Ces habitudes de prudence vous étonnent ?

BRICHANTEAU.

Elles m'ont ramené au moyen âge. Je ne m'en plains pas. J'ai recommencé ce matin. Le guichet a joué de la même façon. Je me suis entêté. Quelques gamins aimables m'ont conseillé de jeter des pierres dans les vitres. On m'a ouvert.

PONTAUBERT.

Ah !

BRICHANTEAU.

On m'a admis dans un couloir sombre, et là, deux vieilles sorcières échappées du sabbat...

PONTAUBERT, vivement.

Chut!

BRICHANTEAU, étonné.

Personne n'écoute ?

PONTAUBERT, bas.

C'est égal, ce sont de vieilles demoiselles très estimées à Montauban.

BRICHANTEAU.

M'ont déclaré, sous leurs lunettes, qu'elles ne voulaient pas favoriser les entrevues d'une jeune fille, qui leur était confiée... avec un jeune homme... je cherchais le jeune homme, c'était moi. Et elles ont ajouté, en me tournant le dos, qu'elles me reverraient avec plaisir aussitôt que je serais marié... Il faudra que je me marie pour dire bonjour à Geneviève. C'est divin ! Vous me donnerez une lettre de recommandation pour ces terribles demoiselles.

PONTAUBERT.

J'aime mieux que vous la demandiez à ma femme.

BRICHANTEAU.

C'est bien compliqué.

SCÈNE VII

LES MÊMES, GONTRAN et EMBELLINE.

Ils apportent un immense métier à tapisserie qu'ils placent à côté de Brichanteau, qui les regarde étonné.

PONTAUBERT, à part, avec dépit.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

EMBEILLINE.

LA !

Elle remonte et sort.

GONTRAN, bas, à Brichanteau.

Que Monsieur se méfie ! On lui tend des traquenards.

BRICHANTEAU, le regardant.

Tu me parais moins lamentable, ici, toi ?

GONTRAN.

Oh ! Monsieur, moi, j'aime la province, je m'y sens supérieur.

BRICHANTEAU.

Tu deviens gai.

GONTRAN.

Monsieur est bien bon, mais je prévins Monsieur qu'on lui tend des traquenards.

BRICHANTEAU.

Tu deviens presque gracieux.

GONTRAN.

J'étais bien sûr que Monsieur finirait par me rendre justice !

SCÈNE VIII

BRICHANTEAU, PONTAUBERT, LÉONIDE,
MADAME PONTAUBERT.

MADAME PONTAUBERT.

Oh ! mon cousin ! que je suis heureuse de voir que vous

prenez déjà les habitudes de la province. Vous vous êtes levé à l'aube !

BRICHANTEAU.

Oui, ma cousine, oui. Vous avez un coq qui a une bien jolie voix.

MADAME PONTAUBERT.

Il vous a réveillé ? Je vais donner l'ordre de le tuer.

BRICHANTEAU, vivement, avec attendrissement.

Non ! oh ! non ! Je vous en prie ! J'ai fait sa connaissance. Il m'a présenté à sa petite famille, qui a piaillé le plus gentiment du monde. Je ne pourrai plus manger une aile de poulet sans émotion. Je penserai à cet ami de la Gascogne.

MADAME PONTAUBERT.

Vous êtes amusant. Permettez-vous à ma fille de travailler à côté de vous ?

BRICHANTEAU, se retournant vers Léonide.

Certainement, Mademoiselle.

MADAME PONTAUBERT.

Léonide adore les ouvrages de tapisserie. Prépare tes laines, mon enfant.

LÉONIDE, bas.

Je l'assure que je ne saurai plus.

Elle s'assied.

MADAME PONTAUBERT, de même.

Pique au hasard, cela suffit... (Haut, à Brichanteau.) Que dites-vous de notre petite ville ?

BRICHANTEAU.

Adorable ! je me suis promené sur les bords du Tarn. Une bien jolie rivière.

MADAME PONTAUBERT.

N'est-ce pas ?

BRICHANTEAU.

Jaune, mais jolie. J'ai rencontré de beaux moutons blancs.

MADAME PONTAUBERT.

Voilà ce que vous n'avez pas boulevard des Italiens.

BRICHANTEAU.

Ils m'ont tous regardé avec leurs bons yeux ronds attendris. Je ne mangerai plus de côtelettes et je le regretterai, parce que je les adore.

MADAME PONTAUBERT.

Vous avez une façon d'envisager les choses !

BRICHANTEAU.

Je suis trop sensible pour la province. Je ne vois partout que des frères. Je m'y ferai. (Changeant de ton.) Je voudrais, ma cousine, vous demander une faveur.

MADAME PONTAUBERT.

Vous me transportez de joie.

BRICHANTEAU.

Un laissez passer pour pénétrer chez les demoiselles Harbouin.

MADAME PONTAUBERT, vivement.

Oh ! rapportez-vous en à elles. Ces chères demoiselles s'occupent de votre intéressante protégée.

BRICHANTEAU.

Je voudrais les remercier.

MADAME PONTAUBERT.

Ne les troublons pas dans leur œuvre.

BRICHANTEAU.

Quelle œuvre ?

MADAME PONTAUBERT.

Mademoiselle Geneviève est déjà transformée.

BRICHANTEAU.

Ce n'était pas nécessaire.

MADAME PONTAUBERT, bas.

Et vous, ne vous montrez pas trop.

BRICHANTEAU.

Pourquoi ?

MADAME PONTAUBERT.

Vous avez une réputation troublante pour la province.

BRICHANTEAU, riant.

Elle est un peu bête, la province !

PONTAUBERT ET MADAME PONTAUBERT.

Chut !

MADAME PONTAUBERT.

Ne nous faisons pas d'ennemis !

Léonide laisse tomber un écheveau de laine, que Brichanteau ramasse avec empressement.

LÉONIDE.

Oh ! pardon !

BRICHANTEAU, regardant machinalement la tapisserie.

Très jolie, cette fleur !

LÉONIDE.

Callistophus linensis.

BRICHANTEAU.

Je l'aurais prise pour une marguerite.

LÉONIDE.

De son nom vulgaire.

MADAME PONTAUBERT.

Léonide est très forte en botanique.

Léonide laisse encore tomber un écheveau, que Brichanteau ramasse avec le même empressement.

LÉONIDE.

Oh! pardon!

MADAME PONTAUBERT, avec intention.

Tu es distraite, Léonide?

LÉONIDE, naïvement.

Non, ma mère je suis embarrassée.

BRICHANTEAU, gaiement.

Voulez-vous que je vous aide, Mademoiselle?

LÉONIDE.

Très volontiers, mon cousin.

Elle met sur les mains de Brichanteau un écheveau, qu'elle déside.

BRICHANTEAU, tenant l'écheveau et regardant la tapisserie.

Cette autre fleur, c'est un œillet? (S'arrêtant.) Ce n'est peut-être que le nom vulgaire?

LÉONIDE.

Dianthus cornarinus, de la famille des caryophyllées.

BRICHANTEAU, gravement.

Je vous remercie. J'y ajouterais un peu de jaune.

MADAME PONTAUBERT.

On ne vous connaît pas, mon cousin, vous êtes un homme d'intérieur.

BRICHANTEAU, étonné.

Moi ?

MADAME PONTAUBERT.

Ces choses-là se devinent à des riens. Vous aimez la vie de famille.

BRICHANTEAU.

Je ne m'en doutais pas, Madame.

MADAME PONTAUBERT.

Vous arrivez d'ailleurs à un âge où l'on se transforme si facilement.

BRICHANTEAU, galemement.

J'arrive à un âge où l'on se transforme trop.

MADAME PONTAUBERT.

Oh! mon cousin! Notre préfet, qui a quelques années de plus que vous, vient d'épouser une demoiselle de dix-huit ans.

BRICHANTEAU, riant.

C'est un préfet à poigne, comme on disait autrefois.

MADAME PONTAUBERT.

Et la jeune personne l'a voulu, malgré ses parents.

LÉONIDE, avec conviction.

C'est très mal.

MADAME PONTAUBERT, à Brichanteau.

Vous voyez, mon cousin, qu'on ne leur donne pas seulement au Lycée une instruction brillante, on leur inculque le respect de la famille.

LÉONIDE.

Oh! oui! (Gravement.) Les parents étant plus âgés doivent avoir une plus grande expérience, proportionnée à la différence d'âge, d'après le calcul des probabilités basé sur des moyennes.

BRICHANTEAU, la regardant avec étonnement.

Des moyennes?

LÉONIDE.

Vous ne croyez pas aux moyennes?

BRICHANTEAU.

Si, Mademoiselle, très fermement.

MADAME PONTAUBERT, ravie.

Léonide est heureuse de pouvoir causer avec un homme sérieux et distingué... Ici, à part l'inspecteur d'Académie...

LÉONIDE.

Et encore! maman. Il aime mieux parler cuisine avec toi.

MADAME PONTAUBERT.

C'est un gourmet.

LÉONIDE.

Et il ne savait pas la date de l'avènement de Louis-le-Gros! Non, je ne peux causer à Montauban qu'avec Gustave Planès.

BRICHANTEAU.

Ah! ah!

MADAME PONTAUBERT, vivement.

C'est le fils d'un de nos amis; il est à Toulouse.

LÉONIDE.

Il passe son examen pour la licence ès-lettres. Il m'a envoyé sa dissertation sur les poètes amoureux de la Grèce. (Avec enthousiasme.) C'est un chef-d'œuvre.

MADAME PONTAUBERT.

Tu t'embrouilles encore dans tes laines.

LÉONIDE, à Brichanteau.

Voulez-vous la lire ?

BRICHANTEAU.

Avec le plus grand intérêt. Est-ce en grec ?

LÉONIDE, se levant.

Quelques passages seulement. Je vous les traduirai.

BRICHANTEAU.

Vous êtes trop gracieuse. (A part.) Bon petit collégien !

LÉONIDE.

Vous me direz quel est le poète que vous préférez. Moi, c'est Anacréon.

BRICHANTEAU.

Anacréon est agréable.

LÉONIDE, se récriant.

Oh ! agréable !

BRICHANTEAU.

C'est une expression affaiblie. Vous ne daignerez plus causer avec moi que de choses banales.

LÉONIDE.

Je ne dis pas cela.

BRICHANTEAU.

Et je ne vous en voudrai pas, je vous le jure.

MADAME PONTAUBERT.

Cependant, mon cousin...

BRICHANTEAU.

Mademoiselle Léonide a déjà constaté que j'étais d'une ignorance profonde en astronomie.

MADAME PONTAUBERT.

En astronomie?

BRICHANTEAU.

Je n'ai pas su distinguer le Capricorne et le Petit Chien, et j'en rougis encore. Mais aussi des étoiles qui s'appellent le Petit Chien et le Capricorne! C'est à ne plus les regarder.

LÉONIDE.

Et le Sagittaire? Et le Cocher? Et le Taureau? Avez-vous oublié ma petite leçon d'astronomie?

MADAME PONTAUBERT, étonnée.

Tu as donné une leçon d'astronomie à ton cousin?

BRICHANTEAU.

Oui, Madame, oui. Je fumais un dernier cigare en me promenant dans le jardin. Mademoiselle est arrivée avec un télescope...

LÉONIDE.

Je voulais observer l'occultation de Jupiter par Vénus.

MADAME PONTAUBERT.

A quelle heure ?

LÉONIDE.

A onze heures cinquante-trois minutes trois secondes l'immersion.

MADAME PONTAUBERT.

Si tard !

LÉONIDE.

Ce phénomène céleste ne se produit qu'une fois par siècle.

BRICHANTEAU, gaiement.

Nous n'avons rien vu, d'ailleurs, mais enfin, je sais que Jupiter a été éclipsé par Vénus. — J'ai dormi plus tranquille.

MADAME PONTAUBERT, bas, d'un air pudique.

Vénus et Jupiter ! Voilà une conversation bien dangereuse pour une jeune fille !

BRICHANTEAU, naïvement.

Ce sont des planètes !

MADAME PONTAUBERT, scandalisée.

Des planètes ! A minuit !

BRICHANTEAU, simplement.

Il faisait un très beau clair de lune.

MADAME PONTAUBERT :

C'est un danger de plus. A cause des voisins. (Bas, à Brichanteau, avec une certaine émotion.) Vous avez été bien imprudent !

BRICHANTEAU, ahuri.

Imprudent?

LÉONIDE, ingénument.

Et j'ai été bien heureuse que monsieur Brichanteau fût là. J'étais forcée de monter sur le banc pour voir Vénus, et, s'il ne m'avait retenue...

MADAME PONTAUBERT, scandalisée.

Retenue!

BRICHANTEAU.

Du mieux que j'ai pu, Madame.

LÉONIDE.

Je serais tombée tout à fait avec mon télescope. (A Brichanteau) Je suis très lourde, n'est-ce pas?

BRICHANTEAU.

Mais non, Mademoiselle, non. Le télescope seul a été un peu dur à ma tête.

LÉONIDE.

J'aurais pu vous blesser.

MADAME PONTAUBERT, très émue.

Mon cousin, vous comprendrez la réserve d'une mère qui aurait dû être la première instruite. Je vous laisse avec mon mari. (A Pontaubert.) Vous savez, Baptistin, ce que vous imposez vos devoirs de père. Viens, Léonide. (L'embrassant avec émotion.) Il t'adore. — Madame Brichanteau!

Elles sortent.

SCÈNE IX

BRICHANTEAU. PONTAUBERT.

BRICHANTEAU, stupéfait.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PONTAUBERT, bas.

Il n'y a rien.

BRICHANTEAU.

Pourquoi madame Pontaubert prend-elle tout à coup cette mine attendrie ?

PONTAUBERT.

C'est son habitude dans les grandes circonstances.

BRICHANTEAU.

Quelles sont ces circonstances ?

PONTAUBERT.

Il faut être de Montauban pour les comprendre.

BRICHANTEAU.

Dites tout de même.

PONTAUBERT.

J'aime mieux que ce soit ma femme.

BRICHANTEAU.

Je veux savoir de quoi il s'agit.

PONTAUBERT.

Voici quelqu'un qui vous cherche.

BRICHANTEAU.

Geneviève !

PONTAUBERT, à part, en sortant.

Je dirai à madame Pontaubert que j'ai été interrompu.
Je vais au cercle ! c'est mon refuge.

SCÈNE X

BRICHANTEAU, GENEVIÈVE.

Geneviève s'avance timidement, vêtue en dévot, modeste et baissant les yeux.

BRICHANTEAU, étonné.

Quelle toilette avez-vous là, Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Il paraît que la mienne n'était pas convenable.

BRICHANTEAU.

Elle vous va bien, d'ailleurs... et pourquoi ces yeux
baissés ?

GENEVIÈVE.

Ou m'a dit que c'est indispensable pour une jeune fille.

BRICHANTEAU

Les demoiselles Harbouin ?

GENEVIÈVE.

Elles m'enseignent beaucoup de choses que j'ignorais, je comprends maintenant pourquoi vous avez renvoyé ma gouvernante.

BRICHANTEAU, étonné.

Vous le comprenez ?

GENEVIÈVE, avec une gravité comique.

Elle ne m'apprenait pas à respecter les règles de la décence.

BRICHANTEAU.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GENEVIÈVE.

C'est la phrase favorite des demoiselles Harbouin.

BRICHANTEAU.

Jolie phrase !

GENEVIÈVE.

Elles m'ont bien expliqué que je ne devais plus vous recevoir...

BRICHANTEAU :

Pourquoi ?

GENEVIÈVE.

Ce serait contraire aux règles de la décence :

BRICHANTEAU :

Cependant, elles vous ont permis de me faire une visite

GENEVIÈVE, gaiement.

Oh! non! J'ai sauté par la fenêtre.

BRICHANTEAU, riant.

Bah!

GENEVIÈVE.

Je savais que vous étiez venu deux fois, et elles m'ont dit tant de mal de vous que cela m'a donné envie de vous voir.

BRICHANTEAU, touché.

Elles ne vous ont pas encore gâtée. Et que vous disaient-elles de moi?

GENEVIÈVE.

Je vous le répérais si j'avais bien compris, mais j'aurais peur de me tromper.

BRICHANTEAU, à part, en se mordant les lèvres.

J'aimais encore mieux la gouvernante.

GENEVIÈVE.

Vous êtes très dangereux pour les jeunes personnes.

BRICHANTEAU, furieux.

Qu'en savent-elles?

GENEVIÈVE.

Et vous vivez à Paris dans un monde abominable.

BRICHANTEAU

Voilà ce qu'elles vous racontent?

GENEVIÈVE.

En rougissant!

BRICHANTEAU.

C'est encore pis ! Où sont les règles de la décence ? Où sont-elles ?

GENEVIÈVE.

Mais vous allez édifier les cœurs honnêtes.

BRICHANTEAU.

Comment vais-je édifier les cœurs honnêtes ?

GENEVIÈVE.

En vous mariant.

BRICHANTEAU.

Moi ?

GENEVIÈVE.

Tout le monde sait que vous êtes venu à Montauban pour vous marier.

BRICHANTEAU.

Allons donc !

GENEVIÈVE.

Avec mademoiselle Pontaubert.

BRICHANTEAU, aburi.

Ah bah !

GENEVIÈVE, avec une joie naïve.

Ce n'est pas vrai ?

BRICHANTEAU.

C'est de la folie pure.

GENEVIÈVE.

Vous ne voulez pas épouser...

BRICHANTEAU.

Mademoiselle Pontaubert? Jamais, jamais, au grand jamais!

GENEVIÈVE.

On raconte qu'elle a déjà pour vous un sentiment tendre.

BRICHANTEAU.

Elle m'apprend l'astronomie, et elle me parle grec.

GENEVIÈVE.

Ah! que c'est drôle!

BRICHANTEAU.

Je prierai les demoiselles Harbouin de ne plus s'occuper de moi. Je suis venu parce que j'étais chassé de chez moi, parce que vous n'aviez plus de gouvernante, parce qu'il me semblait qu'une mère de famille de province était une espèce d'ange gardien, parce que le climat devait être bon pour vous, parce qu'on m'affirmait que vous vous mariez plus facilement.

GENEVIÈVE.

Ces demoiselles s'occupent beaucoup de me marier.

BRICHANTEAU.

A la bonne heure. Si elles trouvent un jeune homme très bien, et qui vous plaise...

GENEVIÈVE.

Elles disent que je ne dois pas être exigeante.

BRICHANTEAU.

Exigeante? Comment, pas exigeante? Pourquoi donc?

GENEVIÈVE, *embarrassée.*

Ah ! dame !... là, elles sont très mystérieuses. Je dois avoir commis, sans le savoir, une faute irréparable ?

BRICHANTEAU.

Vous ?

GENEVIÈVE.

Elles prétendent... Je vous dis tout ?

BRICHANTEAU.

Je vous en prie.

GENEVIÈVE.

Qu'on me reprochera toujours d'avoir été élevée chez un célibataire.

BRICHANTEAU, *exaspéré.*

Elles vous ont dit cela ?

GENEVIÈVE, *vivement et gaiement.*

J'ai répondu que je n'aurais pas voulu être élevée ailleurs, que nulle part je n'aurais été aussi heureuse, et que si personne ne voulait de moi j'en serais bien contente.

BRICHANTEAU.

Ah ! comme vous avez eu raison de sauter par la fenêtre !

GENEVIÈVE.

N'est-ce pas ? J'ai sauté dans le jardin, j'ai suivi une allée sombre. Je suis arrivée à une porte fermée. Je l'ai ouverte avec des outils de jardinier : une véritable évasion.

BRICHANTEAU.

C'est charmant.

GENEVIÈVE.

Et nous ferons dire à ces demoiselles de ne plus s'occuper du candidat qu'elles ont découvert.

BRICHANTEAU.

Elles en ont trouvé un ?

GENEVIÈVE.

Qui a aussi des raisons pour ne pas être difficile.

BRICHANTEAU.

Ah ! c'est une garantie.

GENEVIÈVE.

Et qui est disposé à prendre une demoiselle compromise...

BRICHANTEAU, furieux.

Elles vous l'ont nommé ?

GENEVIÈVE.

Ce matin, avec solennité, M. Casimir Bombelles.

BRICHANTEAU.

Bombelles !

GENEVIÈVE.

Vous le connaissez ?

BRICHANTEAU.

Je l'ai vu ; c'est de vous qu'il parlait ?

GENEVIÈVE.

Il vous a parlé de moi ?

BRICHANTEAU.

Sans vous nommer. (Avec une émotion contenue.) S'il vous avait nommée...

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu! vous m'effrayez.

BRICHANTEAU.

Ce n'est rien. N'y pensez plus, vous ne remettrez plus les pieds chez mesdemoiselles Harbouin.

GENEVIÈVE.

Oh! non, n'est-ce pas? Tout ce qui se dit dans cette maison me blesse et me choque. Et je commençais à trouver la vie si laide... si laide...

BRICHANTEAU.

Oubliez vite cette impression.

GENEVIÈVE.

Oh! c'est fini maintenant. Je me sens toute joyeuse!

BRICHANTEAU.

Et voilà comme je vous veux toujours.

GENEVIÈVE.

Oh! toujours. Mais que de soucis pour une pauvre petite orpheline que vous avez recueillie, et qui a grandi trop vite.

BRICHANTEAU.

C'est moi qui ai été maladroit.

GENEVIÈVE.

Oh! ne vous accusez pas. J'ai été si heureuse depuis quelques années que cela suffirait pour toute ma vie.

BRICHANTEAU.

C'est une bien bonne parole pour moi, Geneviève.

SCÈNE XI

LES MÊMES, SAVOURETTE.

Savourette paraît en tenue de voyage, très embarrassé.

SAVOURETTE.

Je vous dérange peut-être?

BRICHANTEAU, *vivement.*

Monsieur Savourette ici? Ah! par exemple! Venez, Geneviève, allons visiter le poulailler, nous verrons de jolies bêtes, aimables... Ça nous changera.

SAVOURETTE, *l'arrêtant.*

Pardon, Monsieur! Vous serez peut-être étonné quand je vous dirai que j'ai fait sept cent et quelques kilomètres pour vous voir.

BRICHANTEAU.

Moi?

SAVOURETTE.

Vous le comprendrez quand vous saurez le motif qui m'amène.

BRICHANTEAU.

Expliquez-vous, monsieur Savourette.

SAVOURETTE.

Cela me serait difficile devant mademoiselle.

UN PARISIEN

BRICHANTEAU.

Ah !

GENEVIÈVE.

Je vais visiter le jardin.

Elle sort à gauche.

BRICHANTEAU.

Je vous écoute, Monsieur.

SCÈNE XII

BRICHANTEAU, SAVOURETTE, puis GONTRAN.

SAVOURETTE, visiblement embarrassé.

Monsieur, vous êtes très connu à Paris, je le savais. et votre départ pour la province a fait quelque bruit.

BRICHANTEAU.

Eh bien, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE.

Un journal a insinué que votre propriétaire vous avait donné congé parce qu'il avait une jolie femme.

BRICHANTEAU.

Ah ! ah !

SAVOURETTE.

Et tous les amis que je rencontrais hier faisaient une étrange grimace. en me souriant affectueusement, d'ailleurs.

BRICHANTEAU.

Vraiment ?

SAVOURETTE.

Je n'y ai pas tenu. Je suis parti.

BRICHANTEAU.

Pour fuir les sourires affectueux ?

SAVOURETTE.

Il y a autre chose. (Prend dans sa poche une photographie.) Connaissez-vous cela ?

BRICHANTEAU, sans se déconcerter.

C'est une photographie.

SAVOURETTE.

C'est le portrait de ma femme.

BRICHANTEAU, de même.

Ah ! ah ! charmante !

SAVOURETTE.

Voulez-vous m'expliquer comment cette photographie se trouvait, avec quelques autres, au fond d'un vase de Sevres, sur la cheminée de votre chambre d'amis ?

BRICHANTEAU.

Vous êtes entré chez moi ?

SAVOURETTE.

Comme propriétaire.

BRICHANTEAU.

Vous n'en aviez pas le droit.

SAVOURETTE.

Vous étiez parti en laissant une lampe allumée.

BRICHANTEAU.

Elle se serait éteinte.

SAVOURETTE.

C'est ce qu'elle a fait.

BRICHANTEAU.

Alors ?

SAVOURETTE.

Cette imprudence m'a inquiété, j'y suis retourné.

BRICHANTEAU.

Vous avez fouillé mon appartement ?

SAVOURETTE.

Pour la sécurité des locataires.

BRICHANTEAU.

Je vous demanderai des dommages-intérêts.

SAVOURETTE.

Je n'ai pas outrepassé mes pouvoirs, mais j'ai trouvé chez vous le portrait de ma femme.

BRICHANTEAU.

C'est bien fait.

SAVOURETTE.

J'ai interrogé madame Savourette ; elle m'a donné une explication.

BRICHANTEAU.

Que voulez-vous de plus ?

SAVOURETTE.

Je veux savoir si vous allez me donner la même.

BRICHANTEAU.

Non, Monsieur, je ne vous donnerai pas la même.

SAVOURETTE.

En ce cas...

BRICHANTEAU.

Parce que je n'ai pas l'intention de vous être agréable.

SAVOURETTE.

Monsieur... C'est un mari qui vous parle.

BRICHANTEAU.

Non, Monsieur, c'est un propriétaire.

SAVOURETTE.

Permettez, Monsieur.

BRICHANTEAU.

Je ne vous connais que comme propriétaire.

SAVOURETTE.

C'est le portrait de ma femme!

BRICHANTEAU.

De la femme de mon propriétaire. Ne changeons pas la nature des choses.

SAVOURETTE.

Mais, je n'en serai pas moins...

BRICHANTEAU.

Tout ce que vous voudrez ; comme propriétaire, cela n'a aucune importance pour vos locataires.

SAVOURETTE.

Quel que soit le tort que j'ai pu vous causer, ce n'est rien à côté...

BRICHANTEAU.

Comment! ce n'est rien? Vous trouvez que ce n'est rien de m'avoir chassé de mon boulevard? de m'avoir expédié à Montauban? de m'avoir exposé à M. Pontaubert, à madame Pontaubert, et à mesdemoiselles Harbouin? Et vous croyez que ce n'est rien?..

SAVOURETTE.

Vous ne me laisserez pas dans des ungoisses mortelles...

BRICHANTEAU.

Si, Monsieur, je vous y laisserai avec joie. Ah! vous ne croyez pas à l'explication si simple que madame Savourette a eu la faiblesse de vous donner. Eh bien, Monsieur, tant mieux! Voilà ma vengeance.

SAVOURETTE.

Je pourrais voir dans votre réponse...

BRICHANTEAU.

Je ne réponds de rien.

SAVOURETTE, continuant.

Un aveu implicite.

BRICHANTEAU.

Aveu ou non, monsieur Savourette, et quoi que je fasse, vous m'avez donné congé. Tout le monde pensera que c'est par jalousie.

SAVOURETTE.

Où le dit. Les journaux le disent. Mes amis eux-mêmes...

mais vous savez comment les choses se sont passées, vous pouvez attester...

BRICHANTEAU.

Personne ne me croira. Vous êtes jaloux, monsieur Savourette!

SAVOURETTE.

C'est ma femme, au contraire, qui a désiré votre appartement.

BRICHANTEAU.

Non, non, c'est vous, et vous ne pourrez plus faire un pas sans entendre des voix railleuses vous crier : « Vous êtes jaloux, monsieur Savourette! »

SAVOURETTE.

J'ai été trois fois sur le point de me battre... je suis prêt à recommencer.

BRICHANTEAU.

Ce serait inutile. La nuit, le démon familier vous soufflera : « Vous êtes jaloux, monsieur Savourette! »

SAVOURETTE, exaspéré.

Ne me donnez pas la chair de poule!

BRICHANTEAU.

Quand vous vous promènerez en voiture dans l'allée des Acacias, assis à côté de la belle madame Savourette, les passant murmureront : « Il a raison d'être jaloux, M. Savourette, » et madame Savourette elle-même, vous examinant du coin de l'œil, pensera : « Mais certainement il a raison d'être jaloux, M. Savourette. »

SAVOURETTE, s'exaspérant.

Vous voulez me rendre ridicule!

BRICHANTEAU.

C'est mon humble prétention; vous serez ridicule pour m'avoir donné congé. Il y a aussi un dieu pour les locataires, monsieur Savourette.

SAVOURETTE, s'exaspérant.

Monsieur, je me révolterai à la fin. Je...

Gontran peralt à droite.

BRICHANTEAU.

Pardon, Monsieur.

GONTRAN.

C'est un Monsieur de Montauban qui désire présenter ses hommages à monsieur Brichanteau.

Il remet une carte à Brichanteau.

BRICHANTEAU.

Casimir Bombelles. Je vais le recevoir.

SAVOURETTE, voulant l'arrêter.

Monsieur...

BRICHANTEAU, avec le même calme.

Pardon, Monsieur. Ce ne sera pas long.

Il sort.

SAVOURETTE, s'exaspérant de plus en plus.

Quand on dit à un homme... (il s'arrête en voyant Gontran, qui, un journal à la main, le regarde en riant.) Pourquoi riez-vous?

GONTRAN.

C'est si drôle!

SAVOURETTE, avec colère.

Qu'est-ce qui est drôle?

GONTRAN.

Le Furet de ce matin raconte pourquoi Monsieur a donné congé à Monsieur.

SAVOURETTE.

A Montauban aussi !

GONTRAN, à part.

Moi, je m'en doutais.

SAVOURETTE, à lui-même, avec agitation.

Je ne peux pas vivre dans cette situation. Je vais correspondre avec ma femme par le télégraphe.

Il se t. furieux, au moment où Brichanteau revient.

BRICHANTEAU, étonné.

Où courez-vous donc, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE.

Nous nous reverrons, je vais causer avec ma femme.

BRICHANTEAU.

Sa femme est ici ?

GONTRAN.

Non, Monsieur, il va causer par le télégraphe.

BRICHANTEAU.

Ah !

GONTRAN.

Monsieur a l'air satisfait.

BRICHANTEAU.

Oui, je me suis un peu détendu les nerfs. Informe-toi du régiment qui est en garnison ici, et prends le nom de quelques officiers.

GONTRAN.

Monsieur a une affaire ?

BRICHANTEAU.

Ça ne te regarde pas. (A part.) J'avais besoin de cette diversion.

GONTRAN.

J'attends depuis tantôt que Monsieur soit seul, pour le prévenir qu'il y a quarante-sept fenêtres qui donnent sur ce jardin.

BRICHANTEAU.

Voilà qui m'est bien égal.

GONTRAN.

C'est que, lorsqu'il fait clair de lune, comme la nuit dernière...

BRICHANTEAU.

Eh bien ?.. Achève donc.

GONTRAN.

Un valet de chambre qui se respecte ne pénètre jamais dans les secrets de son maître.

BRICHANTEAU.

Quels secrets ?

GONTRAN.

Je préviens seulement Monsieur que, lorsqu'il aura un autre rendez-vous avec mademoiselle Pontaubert...

BRICHANTEAU.

Tu dis ?.. Triple idiot ! (Voyant entrer Léonide et Geneviève.) Va-t-en, animal stupide.

GONTRAN, en sortant.

Il faut être indulgent avec les maîtres!

SCÈNE XIII

BRICHANTEAU, GENEVIÈVE, LÉONIDE.

Léonide paraît, entraînant Geneviève.

LÉONIDE.

Venez donc, Mademoiselle, venez. (A Brichanteau.) Mademoiselle Geneviève était seule dans le jardin et l'on ne m'a pas prévenue. Comme vous deviez vous ennuyer chez les demoiselles Harbouin ! Si je pouvais sortir sans maman, je serais allée vous trouver.

GENEVIÈVE.

Je vous remercie, Mademoiselle, de cette bonne intention.

LÉONIDE.

Pourquoi ne resteriez-vous pas ici ? Nous trouverions bien chacune notre petite place dans ma chambre.

BRICHANTEAU, à part.

Elles est mieux que je ne pensais, la petite savante.

GENEVIÈVE.

Vous êtes vraiment bien bonne, Mademoiselle.

LÉONIDE.

Nous causerons quand nous ne voudrons pas dormir. Je vous lirai la dissertation de Gustave Planès. C'est un chef-d'œuvre ! Il est charmant, Gustave Planès. Je vous le présenterai. Je suis tout prête à vous aimer beaucoup, Mademoiselle. (Lui tendant la main.) Et vous ?

BRICHANTEAU, à part, presque ému.

Très gentille, la petite astronome !

GENEVIÈVE, très émue.

Je ne sais pas vous dire combien votre accueil me touche.

LÉONIDE, allant à Brichanteau, très simplement.

N'est-ce pas qu'elle peut rester avec moi ?

SCÈNE XIV

LES MÊMES. MADAME PONTAUBERT.

MADAME PONTAUBERT, entrant très troublée.

Monsieur Pontaubert est au cercle, un jour pareil ! (Voyant Léonide près de Brichanteau, avec joie. Stupéfaite en apercevant Geneviève.) Mademoiselle Geneviève !

BRICHANTEAU, souriant.

Oui, mademoiselle Geneviève s'est échappée de sa prison.

MADAME PONTAUBERT, effarée.

Échappée !

BRICHANTEAU.

Oui, mademoiselle Geneviève a sauté par la fenêtre.

MADAME PONTAUBERT.

Oh ! mon Dieu ! quel scandale ! Dans une maison aussi respectable ! Je vous accompagnerai, Mademoiselle, pour vous excuser.

BRICHANTEAU.

Non, ma chère parente, non. Geneviève ne rentrera pas chez mesdemoiselles Harbouin. Je trouve que c'est une société dangereuse pour les jeunes filles.

MADAME PONTAUBERT.

Oh ! mon cousin !

LÉONIDE.

J'avais pensé que l'on pourrait installer Mademoiselle Geneviève dans ma chambre.

MADAME PONTAUBERT, très sèchement.

C'est impossible, Léonide.

GENEVIÈVE, vivement.

Je vous suis bien reconnaissante, mademoiselle, mais je vous supplie de ne pas insister.

MADAME PONTAUBERT.

Vous savez combien je m'intéresse à cette chère enfant. Nous trouverons un moyen.

BRICHANTEAU, avec douceur.

Le moyen est tout trouvé, ma cousine. Prenez mon bras, Geneviève.

MADAME PONTAUBERT, stupéfaite.

Vous allez traverser la ville avec mademoiselle ?

BRICHANTEAU.

Je vais conduire Geneviève dans un hôtel, le meilleur. Je lui ferai donner une chambre au soleil...

MADAME PONTAUBERT, avec un air pudique et à mi-voix.

Mais les hôtels de Montauban ne reçoivent pas les demoiselles seules.

BRICHANTEAU.

Alors, je m'y installerai avec elle.

MADAME PONTAUBERT, encore plus pudique.

Oh! mon cousin, oh! on vous recevra bien moins encore.

BRICHANTEAU.

Il faudra donc que je la ramène à Paris.

MADAME PONTAUBERT, à l'oreille, en baissant les yeux.

Vous voulez donc la perdre tout à fait de réputation ?

BRICHANTEAU, se contenant à peine.

Mais où me suis-je fourré ?

MADAME PONTAUBERT, bas, avec intérêt.

Attendez au moins que vos sentiments pour une autre personne soient connus.

BRICHANTEAU, étonné.

Quels sentiments ?

MADAME PONTAUBERT.

M. Pontaubert ne vous a rien dit ?

BRICHANTEAU.

Rien du tout.

MADAME PONTAUBERT.

Comment, rien du tout? Il ne vous a pas dit que vous aviez compromis sa fille.

BRICHANTEAU.

Moi?

MADAME PONTAUBERT.

Vingt personnes vous ont vu, à minuit, dans le jardin, en tête-à-tête avec Léonide, levant tous les deux les bras au ciel.

BRICHANTEAU.

Vers la Grande Ourse!

MADAME PONTAUBERT.

Tout le quartier est scandalisé.

BRICHANTEAU.

Ah! par exemple! Le quartier est bien bon!

MADAME PONTAUBERT.

Vous comprenez, n'est-ce pas, l'émotion d'une mère?
M. Pontaubert! enfin!

SCÈNE XV

LES MÊMES, PONTAUBERT, puis EMBELLINE.

PONTAUBERT, entrant effaré.

Comment, mon ami, vous vous battez pour ma fille ?

BRICHANTEAU.

Moi ?

MADAME PONTAUBERT, avec joie, en lui sautant au cou.

Pour Léonide !

BRICHANTEAU.

Permettez, Madame.

PONTAUBERT.

Casimir Bombelles vient de le raconter au cercle.

MADAME PONTAUBERT, vivement.

Qu'a-t-il dit ?

PONTAUBERT.

Il a raconté avec orgueil que le célèbre Brichanteau, de Paris, lui a donné un soufflet.

BRICHANTEAU.

C'est exact !

PONTAUBERT.

Parce qu'il s'était arrêté sous les fenêtres de mademoiselle Pontaubert.

BRICHANTEAU.

Moi, pas du tout, je lui ai dit : « Voilà la réponse de ce »
» que vous m'avez dit ce matin. »

PONTAUBERT.

Toute la ville sait qu'il poursuit Léonide de ses obsessions.

MADAME PONTAUBERT, avec enthousiasme.

Et vous l'avez souffleté ! Oh ! vous êtes bien digne d'être
le mari de ma fille !

BRICHANTEAU.

Permettez, Madame.

MADAME PONTAUBERT.

C'est beau, le courage.

BRICHANTEAU.

Je voudrais expliquer...

EMBELLINE, rentrant.

Pour mademoiselle Léonide Pontaubert. De la part de
M. Brichanteau.

Elle montre un superbe bouquet blanc.

BRICHANTEAU, ahuri.

Comment ?

MADAME PONTAUBERT.

Un bouquet de fiancé ! Oh ! mon cousin ! Quelle façon
délicate de vous déclarer ! C'est bien parisien !

BRICHANTEAU, de même.

C'est madame Tolosate qui a pris sous son bonnet...

MADAME PONTAUBERT, avec émotion, sans l'écouter.

Et je vous accusais...

BRICHANTEAU.

Madame Tolosate. « A la pensée des amours. »

PONTAUBERT, à Brichanteau.

Je n'aurais jamais cru que c'était vrai, ma femme avait raison.

BRICHANTEAU.

C'est madame Tolosate!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, SAVOURETTE, GONTRAN.

SAVOURETTE, entrant, à la fois ému et joyeux.

J'apprends que vous vous mariez.

BRICHANTEAU, exaspéré.

Ah! celui-ci, par exemple...

GONTRAN, stupéfait, à part.

Monsieur s'est laissé pincer.

SAVOURETTE.

Permettez-moi de vous féliciter.

BRICHANTEAU, furibond.

Monsieur Savourette, vous n'êtes pas un père, vous, ni une mère, ni une jeune fille, je n'ai pas à vous ménager.

SAVOURETTE, l'interrompant.

Je viens vous supplier de reprendre votre appartement.

BRICHANTEAU.

Hein ?

MADAME PONTAUBERT.

Comment ?

BRICHANTEAU.

Qu'avez-vous dit, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE.

Je renouvelle votre bail pour vingt ans. On ne dira plus que je suis jaloux !

BRICHANTEAU.

Ah ! je vous promets le repos que méritent les belles âmes.

SAVOURETTE, avec émotion.

Merci.

MADAME PONTAUBERT.

Vous songez à retourner à Paris ?

BRICHANTEAU.

Si j'y songe !

SAVOURETTE, le prenant à part.

J'avais déjà supplié ma femme de céder... par le télégraphe. Elle y met une condition...

BRICHANTEAU, le regardant.

Laquelle ?

SAVOURETTE.

C'est que vous me ferez décorer.

BRICHANTEAU.

Vous aussi!

SAVOURETTE.

Comment, moi aussi?

ACTE TROISIÈME

Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BRICHANTEAU, GONTRAN, puis SAVOURETTE.

Brichanteau assis devant la fenêtre, tournant le dos à la porte de l'antichambre. fume avec délices, en regardant le boulevard. — Gontran entre avec une lettre et s'arrête, sans refermer la porte, pour contempler Brichanteau.

GONTRAN, s'avançant de quelques pas.

Il écoute les bruits du boulevard !

Savourette paraît à la porte. Gontran lui fait signe de ne pas parler. — Savourette, étonné, s'avance à pas de loup.

GONTRAN, à voix basse.

Si vous voulez voir un homme heureux, — vous n'en avez peut-être jamais vu, — regardez Monsieur !

SAVOURETTE.

Il rêve à sa fiancée !

GONTRAN, bas.

Quelle fiancée ?

SAVOURETTE.

Mademoiselle Pontaubert.

GONTRAN.

Ah! oui!

SAVOURETTE.

Charmante jeune fille!

GONTRAN.

Oui.

SAVOURETTE.

Ne le dérangez pas.

GONTRAN, avec conviction.

Ce serait un cas de conscience!

SAVOURETTE.

Madame Savourette n'avait prié de venir lui demander s'il avait vu le ministre.

GONTRAN.

Le ministre?

SAVOURETTE.

Pour lui parler de moi.

GONTRAN.

Je ne crois pas.

SAVOURETTE.

Je viens trop tôt.

GONTRAN.

Monsieur n'est arrivé que cette nuit.

SAVOURETTE.

Je le disais à madame Savourette... C'est trop tôt. (Regardant Brichanteau.) Il rêve à sa fiancée! Ne le dérangez pas.

GONTRAN.

Soyez tranquille, Monsieur.

SAVOURETTE, à la porte.

Je reviendrai! Je reviendrai.

Savourette sort, Gontran reste en extase devant son maître.

SCÈNE II

BRICHANTEAU, GONTRAN, puis EMBELLINE.

BRICHANTEAU, sans bouger.

Gontran?

GONTRAN, au milieu.

Monsieur!

BRICHANTEAU.

Est-ce que je suis allé à Montauban?

GONTRAN.

Oui, Monsieur; mais Monsieur en est revenu.

BRICHANTEAU.

Je croyais avoir rêvé.

GONTRAN.

Monsieur doit se rappeler...

BRICHANTEAU.

Je ne me rappelle rien, je ne pense à rien. Je trouve qu'il est doux de vivre.

GONTRAN.

Monsieur a de si bons cigares!

BRICHANTEAU.

J'avais les mêmes à Montauban... Voilà l'influence des milieux... Appelez donc Geneviève.

GONTRAN, à part.

C'est la troisième fois depuis ce matin! (Haut.) Mais, Monsieur, mademoiselle Geneviève n'est pas ici!

BRICHANTEAU.

Ah! oui! C'est vrai!

Il se remet à regarder le boulevard. Embelline paraît à la porte de l'antichambre.

GONTRAN, surpris.

Mademoiselle Embelline!.. (Il lui fait signe de se celer, et la prenant par la main avec mystère, il la fait avancer de quelques pas.) Si vous voulez voir un homme heureux, — vous n'en avez peut-être jamais vu, — regardez Monsieur!

EMBELLINE, étonnée.

Il fume en dormant.

GONTRAN.

Il ne dort pas, il écoute les bruits du boulevard. (Toujours voix basse.) Comment êtes-vous ici?

EMBELLINE.

Nous sommes arrivés ce matin.

GONTRAN, galant.

Je regrette bien que nous n'ayons pas voyagé dans le même train.

EMBELLINE, pudique.

Il paraît que les fiancés ne peuvent pas voyager ensemble.

GONTRAN.

Est-ce bête!

EMBELLINE.

Madame m'envoie demander à monsieur...

BRICHANTEAU, toujours sans bouger.

Gontran!

GONTRAN.

Monsieur!

BRICHANTEAU.

Que fais-tu ici?

GONTRAN, embarrassé.

Monsieur...

BRICHANTEAU.

Tu me gênes

GONTRAN, s'enhardissant.

Je venais dire à Monsieur que sa future belle-mère...

BRICHANTEAU, sautant sur son fauteuil, puis se remettant à sourire.

Vous avez des mots drôles, vous.

GONTRAN.

C'est sans le savoir, Monsieur.

BRICHANTEAU, avec calme.

Continuez.

GONTRAN.

Madame Pontaubert...

BRICHANTEAU, inquiet.

Elle est à Paris ?

GONTRAN.

La famille est arrivée, ce matin, tout entière.

BRICHANTEAU.

Ils m'ont suivi !.. C'est adorable ! Continuez, Gontran.

GONTRAN.

Madame Pontaubert envoie mademoiselle Embelline...

BRICHANTEAU.

Ils ont emmené la bonne ! C'est divin ! Où est-elle, mademoiselle Embelline ?

GONTRAN.

La voici, Monsieur.

BRICHANTEAU, la regardant.

Ah !

EMBELLINE, très timidement.

Madame m'envoie demander à Monsieur...

BRICHANTEAU, l'interrompant et la regardant toujours.

Vous n'aviez pas cette jolie frimousse à Montauban.

EMBELLINE, naïvement.

Si, Monsieur !

BRICHANTEAU.

Non. C'est l'influence des milieux.

EMBELLINE.

Madame m'envoie demander à Monsieur à quelle heure Monsieur pourra la recevoir.

BRICHANTEAU, avec calme.

Ah ! mon Dieu ! Ici, devant cette fenêtre, quand je suis prévenu, je peux tout braver. Savez-vous ce qu'elle a de si urgent à me dire, madame Pontaubert ?

EMBELLINE.

Elle veut sans doute parler à monsieur de la corbeille.

BRICHANTEAU, sautant.

Ah ! (Avec calme.) Vous aussi, vous avez des mots drôles.

EMBELLINE, toujours très timide.

Que répondrai-je à Madame ?

BRICHANTEAU.

Répondez-lui que je la recevrai toujours avec joie.

EMBELLINE.

Madame sera bien heureuse ! Elle est si contente quand elle calcule que l'on pourra fixer le jour de la noce.

BRICHANTEAU.

Déjà ?

EMBELLINE, avec inquiétude.

Monsieur veut retarder ?

BRICHANTEAU, étonné.

Est-ce que cela vous intéresse, mademoiselle Embelline ?

EMBELLINE.

Oui, Monsieur... M. Gontran m'a promis de m'épouser le même jour.

BRICHANTEAU.

Ah ! le traître !

EMBELLINE, en sortant, bas, à Gontran.

Est-ce que nous ne pourrions pas nous marier avant lui ?

GONTRAN, vivement.

Oh ! non ! ça le blesserait.

SCÈNE III

BRICHANTEAU, GONTRAN.

BRICHANTEAU.

Oh ! Paris, mon adorable Paris ! Comme tu remets vite les choses en place ! Comme les petits événements que la province grossit reprennent vite leurs vraies proportions !.. Gontran !

GONTRAN.

Monsieur !

BRICHANTEAU.

Appelez donc Geneviève.

GONTRAN.

Mais, Monsieur, mademoiselle Geneviève n'est pas ici.

BRICHANTEAU.

Ah ! oui, c'est vrai ! M. de Fougerolles n'est pas venu ?

GONTRAN.

Pas encore, Monsieur.

BRICHANTEAU.

Je n'ai pas de lettres ?

GONTRAN.

Il y en a une de Montauban.

BRICHANTEAU, souriant.

De Montauban ?

GONTRAN.

Je négligeais de la donner à Monsieur !

BRICHANTEAU, après l'avoir ouverte.

On n'envoie le bulletin de la santé de Casimir Bombelles.

GONTRAN.

Il paraît que Monsieur lui a donné un bien joli coup d'épée dans l'estomac.

BRICHANTEAU.

Je n'ai pas appuyé, ... ce ne sera rien.

GONTRAN.

Monsieur ignore que madame Pontaubert avait prévenu les gendarmes.

BRICHANTEAU.

Bah !

GONTRAN.

C'est moi qui les ai dépistés. J'ai prêté un paletot de Monsieur au jardinier qui ressemble un peu à Monsieur, vu de dos... j'ai mis deux bâtons sous ma jaquette, et en passant devant la gendarmerie, j'ai dit d'une voix inquiète : « Soyez prudent, mon cher... »

BRICHANTEAU, riant.

Mon cher Brichanteau!

GONTRAN.

Je n'osais pas le répéter. Les gendarmes nous ont suivis, et Monsieur a pu se battre tranquille.

BRICHANTEAU.

Vous êtes ingénieux.

GONTRAN.

Quand Monsieur me rend justice, c'est comme s'il augmentait mes gages.

BRICHANTEAU.

Je les augmenterai.

GONTRAN.

J'en suis flatté, mais ce n'est pas l'argent qui m'attache à Monsieur. On m'a offert cinq mille francs chez un ancien droguiste, qui veut faire le prince. J'ai refusé. (Avec noblesse.) Je ne consentirai jamais à servir que mes égaux.

BRICHANTEAU, étonné.

Qu'appellez-vous vos égaux?

GONTRAN.

Les vrais hommes du monde, comme Monsieur!

BRICHANTEAU, riant.

Donnez-moi un cigare.

GONTRAN.

Oui, Monsieur.

BRICHANTEAU.

Et du feu !

GONTRAN.

Oui, Monsieur.

BRICHANTEAU.

Maintenant, dites à Geneviève...

GONTRAN.

Mais...

BRICHANTEAU.

Oui, je suis distrait. (A part.) Un garçon intelligent et dévoué serait allé prendre des nouvelles de Geneviève, de son propre mouvement... (Le regardant.) Il est idiot !

GONTRAN.

Monsieur me parle ?

BRICHANTEAU.

Non.

GONTRAN, à part.

Les voyages ne lui réussissent pas ! (Frédéric paraît à la porte.)
Monsieur de Fougerolles.

Il sort à gauche.

SCÈNE IV

BRICHANTEAU, FRÉDÉRIC.

BRICHANTEAU, avec joie.

Fougerolles !

FRÉDÉRIC, venant à lui gaiement.

Vous avez donc reconquis votre appartement ?

BRICHANTEAU.

Oui, mon ami, oui, monsieur Savourette m'a prié, à genoux, de rentrer chez moi.

FRÉDÉRIC.

C'est admirable.

BRICHANTEAU.

D'autant plus admirable qu'il avait trouvé la photographie de sa femme dans une de mes pochettes.

FRÉDÉRIC.

Ah bah

BRICHANTEAU.

Il est venu me demander à Montauban ce qu'il fallait en penser.

FRÉDÉRIC.

Que lui avez-vous répondu ?

BRICHANTEAU.

Que je m'en rapportais à l'explication qui lui en avait été donnée par madame Savourette.

FRÉDÉRIC.

Quelle explication ?

BRICHANTEAU.

Je ne sais pas.

FRÉDÉRIC.

Elle s'est donc radoucie, madame Savourette ?

BRICHANTEAU.

Elle veut que je fasse décorer son second mari !

FRÉDÉRIC.

Comme l'autre ?

BRICHANTEAU.

Comme l'autre. Elle a de la suite dans les idées.

FRÉDÉRIC.

Enfin, vous triomphez, je vous en félicite, et vous allez peut-être aimer les voyages comme tout le monde.

BRICHANTEAU.

Moi ? J'ai subi de Paris à Montauban, en moins de vingt-quatre heures, plus de rebuffades, plus de réponses maisonnantes, plus de visages renfrognés, plus d'agacements saugrenus, que chez moi pendant toute mon existence !

FRÉDÉRIC.

Oh ! vous exagérez !

BRICHANTEAU.

Oh ! je sais bien, rien ne vous rebute, Parisiens extraordinaires que vous êtes, quand il faut aller jouer aux petits chevaux sur une plage, grimper les mêmes montagnes arides, ou visiter les mêmes pays maussades, et vous ne vous apercevez pas que vous avez, sous un climat excellent, une ville aimable et souriante, qui vous donne tous les plaisirs de l'hiver et tous les charmes de l'été avec ses Champs-Élysées et son Bois de Boulogne, la ville la plus hospitalière du monde et la plus calme, quoi qu'on en dise, parce qu'on s'y sent protégé par l'air ambiant du boulevard, spirituel et sceptique, — un paradis, moins la sainteté. — Non, non, mille fois non, je n'aimerai jamais les voyages.

FRÉDÉRIC.

Je n'ose plus vous demander ce que vous pensez de la province.

BRICHANTEAU.

Elle a du bon.

FRÉDÉRIC.

Ah !

BRICHANTEAU.

On n'y a pas d'existence propre ; on représente une fraction d'un tout qui s'appelle Montauban... ou autre chose. Tout ce qui se passe à Montauban vous regarde et tout ce que vous faites regarde Montauban. Vous ne pourriez pas avoir un plaisir pour vous seul, ni une petite misère à part. Les choses désagréables se généralisent et tombent comme la pluie. Rien ne peut vous en garer, mais il y en a pour tout le monde ! C'est adorable !

FRÉDÉRIC.

Pourtant, le bruit a couru au club que vous alliez vous y marier.

BRICHANTEAU.

Comment répondre de soi, dans un pays où l'on compromet les demoiselles en regardant la Grande Ourse, où l'on se bat pour les jeunes filles sans le savoir, et où les bouquets de fiancés arrivent tout seuls ! Oui, mon ami, oui. J'ai en ce moment un beau-père futur, une belle-mère future, et une femme future, malgré moi.

FRÉDÉRIC.

Et comment l'histoire finira-t-elle ?

BRICHANTEAU.

Je n'en sais rien. Je ne m'en inquiète plus.

FRÉDÉRIC.

Savez-vous qu'au club il y a des paris ?

BRICHANTEAU.

Allons donc !

FRÉDÉRIC.

On prend généralement votre future à cent contre un.

BRICHANTEAU, vivement.

C'est une plaisanterie que je ne tolérerai point.

FRÉDÉRIC.

Ne mettez pas flamberge au vent.

BRICHANTEAU.

J'ai affaire à un père et à une mère ridicules, mais il y a aussi une jeune fille de dix-huit ans qui est charmante, qui a été très bonne avec Geneviève, et je ne souffrirai pas une seule allusion désobligeante pour elle.

FRÉDÉRIC.

Vous n'empêchez pas de trouver drôle ce qui vous arrive ?

BRICHANTEAU.

Je le trouve drôle moi-même, archi-drôle, personne ne le trouve plus drôle que moi, mais je défends qu'on en rie.

FRÉDÉRIC.

Je n'en rirai plus, cher ami.

BRICHANTEAU.

Vous ne me demandez pas des nouvelles de Geneviève.

FRÉDÉRIC.

Elle est restée dans le Midi ?

BRICHANTEAU.

Elle est revenue avant moi.

FRÉDÉRIC.

Seule?

BRICHANTEAU.

J'ai été atteint dans le Tarn-et-Garonne d'un si prodigieux respect pour les convenances, que je ne me serais pas permis de voyager avec une demoiselle, de peur de scandaliser les chefs de gare et les surveillants de la ligne... Voilà où j'en suis arrivé ; et comme je ne voulais sous aucun prétexte la laisser à madame Pontaubert ; comme j'avais un duel le lendemain...

FRÉDÉRIC.

Vous avez eu un duel ?

BRICHANTEAU.

Avec un imbécile... rien ne m'a manqué... j'ai confié cette pauvre mignonne à un juge de Montauban, qui venait à Paris avec sa femme, pour voir sa belle-mère. Est-ce assez correct ? Et vous voyez, elle n'est pas chez moi. Le juge, qui est un homme charmant, il y en a aussi, m'a offert de la garder quelques jours chez sa belle-mère jusqu'au moment où j'aurai découvert une gouvernante. Vous n'en connaissez pas ?

FRÉDÉRIC.

Non.

BRICHANTEAU.

Ah ! M. Savourette ! M. Savourette va nous distraire.

SCÈNE V

LES MÊMES, SAVOURETTE.

BRICHANTEAU.

A quelle bonne fortune dois-je l'honneur de votre visite, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE.

Monsieur, je viens d'abord vous rapporter votre bail.

BRICHANTEAU.

Il est le bienvenu, je vais le serrer précieusement.

SAVOURETTE, se tournant vers Frédéric.

Vous le voyez, Monsieur, les bruits que les journaux ont fait courir étaient absurdes. Voici M. Brichanteau réintégré dans son domicile, et je n'en suis pas jaloux, je n'ai aucune raison de l'être.

FRÉDÉRIC, gravement.

J'en ai toujours été convaincu, Monsieur.

SAVOURETTE.

Merci. Ma femme m'avait prié de vous demander... mais c'est trop tôt... Vous n'avez pas pu voir le ministre ?

BRICHANTEAU

Non, pas encore.

SAVOURETTE.

Je veux seulement vous donner mes titres à la distinction que je sollicite.

BRICHANTEAU.

Je les connais, monsieur Savourette.

SAVOURETTE.

J'ai fabriqué trois mille et quelques bustes politiques en zinc.

BRICHANTEAU.

Vous avez droit à la reconnaissance du pays.

SAVOURETTE, modestement.

Il me semble.

FRÉDÉRIC.

Assurément.

SAVOURETTE, ravi.

N'est-ce pas ? (A Brichanteau.) Je peux maintenant vous considérer comme un ami ?

BRICHANTEAU, souriant.

A terme.

SAVOURETTE.

Ce sont les plus sûrs. Je voudrais vous adresser une question confidentielle.

BRICHANTEAU.

Encore ?

FRÉDÉRIC.

Je me retire.

SAVOURETTE.

Ce ne sera pas long.

BRICHANTEAU, prenant Frédéric à part.

La belle-mère de mon juge demeure boulevard Malesherbes, 45; tâchez donc de savoir adroitement comment se porte Geneviève, et revenez me le dire.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur moi.

Il sort.

SCÈNE VI

BRICHANTEAU, SAVOURETTE.

BRICHANTEAU, revenant à Savourette.

Je suis tout oreilles, monsieur Savourette.

SAVOURETTE.

Pourquoi, à Montauban, m'avez-vous dit : « Vous aussi ? »

BRICHANTEAU, embarrassé.

Pourquoi ? Parce que M. Valageot, votre prédécesseur légitime, voulait aussi être décoré.

SAVOURETTE, avec joie.

C'est vrai ?

BRICHANTEAU.

Absolument vrai.

SAVOURETTE.

Et il voulait être préfet ?

BRICHANTEAU.

Il voulait tout.

SAVOURETTE.

Alors, c'est lui qui vous a donné la photographie de madame Valageot pour la montrer au ministre ?

BRICHANTEAU.

Précisément.

SAVOURETTE.

Est-ce l'usage ?

BRICHANTEAU.

Cela dépend... des ministres... il en est qui, dans un préfet, n'apprécient que la préfète.

SAVOURETTE, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami ! Ah ! mon ami !

BRICHANTEAU, étonné.

Quoi donc ?

SAVOURETTE.

Vous me donnez les mêmes explications que madame Savourette !

BRICHANTEAU.

Naturellement.

SAVOURETTE, très joyeux.

Est-ce que vraiment ce Valageot avait aussi des titres ?

BRICHANTEAU.

Il avait les mêmes.

SAVOURETTE.

Comment, les mêmes ?

BRICHANTEAU.

Ou à peu près. Vous voilà donc calme, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE, se rembrunissant.

Je le serais complètement s'il ne restait un nuage.

BRICHANTEAU.

Quel nuage, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE.

Quand j'ai annoncé à madame Savourette que vous allez épouser mademoiselle Pontaubert, elle est devenue rouge, et puis pâle.

BRICHANTEAU.

C'est l'étonnement.

SAVOURETTE.

Elle m'a déclaré brusquement, sans réfléchir, que j'étais un sot.

BRICHANTEAU.

Sans réfléchir ?

SAVOURETTE.

Et que vous ne vous mariez jamais.

BRICHANTEAU.

Elle est très fine, madame Savourette.

SAVOURETTE, inquiet.

Pourquoi très fine ?

BRICHANTEAU.

N'est-ce pas votre avis ?

SAVOURETTE.

Si, vraiment ; mais elle se trompe.

BRICHANTEAU.

Vous croyez ?

SAVOURETTE.

Votre mariage n'est plus un mystère, votre future belle-mère m'a déjà fait demander si je n'aurais pas un appartement pour elle dans ma maison ?

BRICHANTEAU.

Près de moi?.. Elle en est capable.

SAVOURETTE.

J'en ai un sur la cour, au même étage ; on ouvrira une porte de communication...

BRICHANTEAU.

Hein ?

SAVOURETTE.

A mes frais.

BRICHANTEAU.

Vous me comblez.

SAVOURETTE.

Vous avez l'air de plaisanter.

BRICHANTEAU.

Oh ! monsieur Savourette, voyez donc mon sérieux.

SAVOURETTE.

C'est que votre mariage est nécessaire à mon repos.

BRICHANTEAU.

{ Il fallait donc le dire !

GONTRAN, annonçant.

M. et madame Pontaubert.

Madame Pontaubert parait, suivie de Pontaubert.

SAVOURETTE, ravi.

Je vais être fixé.

BRICHANTEAU, à part.

Diab! Ils ont une majesté inquiétante.

SCÈNE VII

BRICHANTEAU, SAVOURETTE,
MADAME PONTAUBERT, PONTAUBERT.

SAVOURETTE, à madame Pontaubert.

Madame!

MADAME PONTAUBERT, à Savourette.

Vous n'êtes pas de trop, monsieur Savourette. (On s'assied avec gravité.) Mon cousin, depuis le jour où vous vous êtes déclaré d'une façon si délicate, vous avez gardé une réserve qui étonne nos amis, mais que je comprends; elle est dans vos habitudes d'homme du monde raffiné. Quand on a la légitime prétention, n'est-ce pas, d'être un original d'esprit on ne peut pas se marier comme tout le monde. Seulement la réputation de ma fille a été si gravement atteinte qu'il nous était impossible de rester à Montauban après

votre départ. C'est vous dire qu'il faut hâter une union qui nous comble de joie.

SAVOURETTE.

Très bien.

MADAME PONTAUBERT, à Pontaubert.

Parlez donc, Baptistin.

PONTAUBERT, haut.

Elle nous comble de joie, cher ami.

SAVOURETTE.

Je vous demande la permission de m'y associer.

MADAME PONTAUBERT, bas, à Pontaubert.

Cela ne suffit pas.

PONTAUBERT.

Je trouve que nous sommes absurdes.

MADAME PONTAUBERT, furieuse, mais embarrassée par le silence de
Brichanteau.

Léonide viendra nous retrouver un peu plus tard... Nous pouvons, en attendant, causer un peu de la corbeille. Cette chère enfant visite en ce moment avec Embelline les bijoutiers de la rue de la Paix, pour se former une opinion. Je ne vous conseillerai jamais de faire des folies.

BRICHANTEAU.

Je demande à présenter quelques observations préliminaires.

PONTAUBERT.

C'est votre droit, mon cher Brichanteau.

MADAME PONTAUBERT.

Nous savons, Baptistin et moi, ce que nous devons attendre d'un gentleman tel que vous.

SAVOURETTE.

Très bien.

BRICHANTEAU, *tres gravement, et avec la plus exquise politesse.*

Vous m'avez proposé d'aller passer quelques jours dans le Midi. J'ai eu la déplorable faiblesse d'accepter.

MADAME PONTAUBERT, *stupéfaite.*

Mon cousin...

BRICHANTEAU, *de même.*

Mais je suis trop gentleman pour le regretter. Il vous a plu de penser, à vous, Madame, en particulier, et à la ville de Montauban, en général, que je songeais à me marier.

MADAME PONTAUBERT.

Comment devons-nous interpréter vos assiduités auprès de Léonide?

BRICHANTEAU.

J'ai trouvé mademoiselle Pontaubert charmante.

SAVOURETTE.

Ah!

BRICHANTEAU.

Je ne m'en dédis pas. J'ai causé avec elle de sciences abstraites, du Capricorne et du Petit Chien...

MADAME PONTAUBERT.

De Vénus et de Jupiter.

BRICHANTEAU.

Aussi. Voilà ce qui m'oblige à épouser mademoiselle votre fille.

MADAME PONTAUBERT.

Mais...

BRICHANTEAU, vivement.

Mais je suis trop gentleman pour m'en plaindre.

SAVOURETTE.

Très bien.

BRICHANTEAU, sur le même ton.

Mademoiselle Pontaubert ne songe pas à m'aimer; je ne songe pas à aimer mademoiselle Pontaubert. Je suis né pour le célibat... Me marier me serait horriblement désagréable.

MADAME PONTAUBERT, interloquée.

Mais...

BRICHANTEAU.

Mais je suis trop gentleman pour hésiter. Je me marierai, Madame.

SAVOURETTE.

Très bien.

BRICHANTEAU.

Mes amis du club me plaisaient déjà : ils disent que je me suis laissé prendre dans vos filets. Les uns croient à mon hymen, les autres n'y croient pas. Les paris sont ouverts, comme aux courses : on prend ma fiancée à cent contre un : je ne le tolérerai pas. J'aurai des duels : je serai peut-être blessé grièvement, plusieurs fois, je serai

peut-être tué, mais ça ne m'arrêtera pas, je suis trop gentleman pour m'en effrayer ; je ne marierai, Madame.

SAVOURETTE.

Très bien.

BRICHANTEAU.

Il me sera impossible de devenir un modèle avec une femme que j'aurai épousée seulement comme gentleman. Je devine qu'il m'arrivera la mésaventure qu'on n'aura jamais mieux méritée.

MADAME PONTAUBERT.

Monsieur... ma fille...

BRICHANTEAU, l'interrompant.

Mais vous l'avez dit, je suis trop gentleman pour reculer devant cette misère.

SAVOURETTE, avec élan.

Très bien.

BRICHANTEAU.

Et je m'immole d'avance avec grâce, puisque vous m'y condamnez ; je me marierai, Madame, mais un peu plus loin, n'est-ce pas?... dans des pays assez sauvages pour que nous puissions tous y braver le ridicule.

MADAME PONTAUBERT, qui ne pouvait plus se contenir, prête à se pâmer.

Oh ! Monsieur ! Oh ! Monsieur !

SAVOURETTE étonné.

Qu'avez-vous, Madame ? Monsieur ne refuse pas.

MADAME PONTAUBERT, éclatant.

Et monsieur Pontaubert ne trouve rien à répondre ?

PONTAUBERT, jouant la coïtère.

Aménaïde, je cherche des expressions assez violentes pour rendre ma pensée.

MADAME PONTAUBERT, à Brichanteau.

Ah! Monsieur. Vous n'êtes plus ce que vous étiez à Montauban.

BRICHANTEAU.

Mais si, Madame, à peu près.

MADAME PONTAUBERT.

Je n'abaisserai pas ma dignité de mère en insistant. (Avec des larmes.) Je n'en aurais pas la force.

BRICHANTEAU.

Ah! la scène des larmes, je n'avais pas prévu ça.

MADAME PONTAUBERT.

Vous avez bouleversé l'âme d'une jeune fille, et scandalisé tout un département.

BRICHANTEAU.

Mais non, Madame!

MADAME PONTAUBERT.

Demain, vous regretterez vos paroles de tout à l'heure. Venez, Baptistin, M. Brichanteau épousera ma fille. On ne peut parler avec cette insolence qu'à sa belle-mère!

SCÈNE VIII

BRICHANTEAU, SAVOURETTE.

SAVOURETTE, à Brichanteau.

Elle a tort de se préoccuper. Vous ne refusez pas?

BRICHANTEAU.

Mais, Monsieur, de quoi vous mêlez-vous?

SAVOURETTE.

Je suis intéressé dans la question. Relisez votre bail, j'y ai ajouté quelques clauses nouvelles.

BRICHANTEAU.

Pour m'obliger à épouser mademoiselle Pontaubert?

SAVOURETTE.

Il est résiliable de plein droit, si vous n'êtes pas marié dans deux mois.

BRICHANTEAU, étonné.

Oh!

SAVOURETTE.

Je ne veux plus de célibataires dans mes immeubles.

BRICHANTEAU, de même.

Allons donc!

Il va chercher son bail.

SAVOURETTE.

Pas pour moi... pour ceux de mes locataires qui ont des filles. Le quatrième en a cinq.

Il lui montre la clause du doigt.

BRICHANTEAU.

Vous n'avez pas eu l'aplomb d'inscrire cette clause ridicule.

SAVOURETTE.

Si, Monsieur, un propriétaire a le droit d'insérer les clauses qu'il lui plaît.

BRICHANTEAU.

Quand elles sont absurdes!

SAVOURETTE.

Rien n'est absurde en France, quand c'est inscrit sur papier timbré.

BRICHANTEAU.

Je serai forcé de me marier ?

SAVOURETTE.

Ou de partir.

BRICHANTEAU.

Je plaiderai.

SAVOURETTE.

Vous perdrez.

BRICHANTEAU.

J'irai en appel... j'irai en cassation.

SAVOURETTE.

Vous perdrez. (Avec persuasion.) Et pourquoi n'épouseriez-

vous pas mademoiselle Pontaubert ? Elle est charmante : et vous avez vu à quoi on s'expose en voulant garder irrégulièrement chez soi... même sans mauvaise intention... de jeunes demoiselles...

BRICHANTEAU, vivement.

N'achevez pas.

SAVOURETTE.

J'aurais pu vous l'interdire.

BRICHANTEAU.

Sortez.

SAVOURETTE.

Monsieur !

BRICHANTEAU.

Sortez !...ou je vous jette à la porte !

SAVOURETTE, effrayé.

Monsieur !

FRÉDÉRIC, entrant.

Qu'avez-vous ?

BRICHANTEAU.

Rien... j'achevais de causer avec monsieur Savourette.

SAVOURETTE, rassuré.

Monsieur, j'ai pour principe qu'un propriétaire doit toujours se faire respecter de ses inférieurs. (Fausse sortie.) J'entends, par inférieurs, les locataires.

Il sort furieux.

SCÈNE IX

BRICHANTEAU, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, stupéfait.

Que vous est-il arrivé ?

BRICHANTEAU.

Ce qui m'est arrivé ? On me poursuit, mon ami, on me menace, on s'évanouit dans mes bras, et Savourette insère dans mon bail que je dois être marié dans le délai de deux mois, et il soutient que cette clause est valable ! et je ne me sens plus la force de résistance que je me supposais. Je ne suis plus l'homme heureux et fort qui n'avait jamais quitté Paris. J'ai de l'air de la province dans les poumons. Avez-vous vu Geneviève ?

FRÉDÉRIC.

Non.

BRICHANTEAU.

Vous avez de ses nouvelles ?

FRÉDÉRIC.

J'allais en demander, lorsque est apparue une vieille dame irritée.

BRICHANTEAU.

La belle-mère du juge ?

FRÉDÉRIC.

Qui m'a dit d'une voix terrible : « Monsieur, ma maison n'est pas ce que vous pourriez croire d'après les agissements de mon gendre. »

BRICHANTEAU, stupéfait.

Comment ?

FRÉDÉRIC.

Voilà tout ce que j'ai pu savoir.

BRICHANTEAU.

Dans quel guépier ai-je encore une fois fourré cette chère mignonne ? Je ne pourrai donc rien faire de bien... (s'arrêtant et allant tout à coup à Frédéric, très sérieux.) Fougerolles, quand je vous ai proposé d'épouser Geneviève, vous vous êtes récrié.

FRÉDÉRIC, embarrassé.

Récrié, c'est beaucoup dire.

BRICHANTEAU.

Si, si, récrié... et je vois pourquoi, maintenant. Il est difficile, n'est-ce pas, d'épouser une jeune fille qui a grandi chez moi ?

FRÉDÉRIC.

Je serai sincère. — Oui. Vous connaissez notre monde. Sur certain point, il est presque de Montauban.

BRICHANTEAU.

Eh bien, Fougerolles, cet obstacle va disparaître.

FRÉDÉRIC.

Comment ?

BRICHANTEAU.

Oh ! le plus simplement du monde : j'adopte Geneviève.

FRÉDÉRIC.

Vous ?

BRICHANTEAU.

Oui.

FRÉDÉRIC.

A votre âge ?

BRICHANTEAU.

Je remplirai plus tard les formalités nécessaires. En attendant, j'assure aujourd'hui même à Geneviève la moitié de ma fortune.

FRÉDÉRIC.

Vous vous dépouilleriez à trente-cinq ans ?

BRICHANTEAU.

On ne s'étonnera plus que j'aie chez moi une fille adoptive. (Avec joie.) Voilà une idée que j'aurais dû avoir depuis longtemps. C'est la vraie solution, la seule. Personne ne refuserait, n'est-ce pas, d'épouser la fille de Brichanteau ?

FRÉDÉRIC.

Assurément non.

BRICHANTEAU.

Jolie comme elle est, et riche héritière.

FRÉDÉRIC.

Ce sera un parti superbe.

BRICHANTEAU.

Je l'espère bien. Ainsi voilà qui est convenu, vous épousez Geneviève. (Lui prenant la main.) J'aurai fait votre bonheur à tous les deux. On ne dira pas que vous faites

un mariage d'argent. Vous épousez la fille adoptive de votre meilleur ami. J'ai déjà remarqué, d'ailleurs, que Geneviève avait de l'amitié pour vous.

FRÉDÉRIC.

De l'amitié... peut-être.

BRICHANTEAU.

Et que voulez-vous de plus de cette enfant ? Attendez. (Changeant de ton.) Il me vient une idée admirable, je suis en veine. Je vous garde avec moi tous les deux. Vous vous marierez dans le délai de deux mois ; je vous cède mon bail. Savourette n'a rien à dire, et je reste comme grand-père !

FRÉDÉRIC.

Mais...

BRICHANTEAU.

Grand-père ! grand-père adoptif. Ce sera charmant. (Geneviève paraît à la porte. — Avec joie.) Voici Geneviève. (Bas, à Frédéric.) Laissez-moi seul avec elle. (Haut.) Entrez, Geneviève ; je n'ai pas à vous présenter Frédéric de Fougerolles.

GENEVIÈVE, gaiement.

Oh ! non ! monsieur de Fougerolles est un ami pour moi. N'est-ce pas ?

Elle lui tend la main.

FRÉDÉRIC.

Et j'en suis très flatté, Mademoiselle.

BRICHANTEAU, avec intention.

A bientôt, Fougerolles.

FRÉDÉRIC, en sortant.

Certainement, elle est adorable !

Il sort.

SCÈNE X

BRICHANTEAU, GENEVIÈVE.

BRICHANTEAU.

Vous voilà donc, Geneviève? Mais d'abord, ôtez votre chapeau, que je vous revoie comme je vous ai toujours vue dans ce salon.

GENEVIÈVE, vivement.

Voilà! (En ôtant son chapeau.) J'ai bien pensé à la joie que vous avez dû avoir en rentrant chez vous.

BRICHANTEAU.

Oui, ma joie a été grande, et pourtant, je... je ne retrouvais plus le charme indéfini auquel je m'étais habitué sans m'en apercevoir. Il me manquait quelque chose; c'était vous, Geneviève!

GENEVIÈVE, avec joie.

Je vous manquais?

BRICHANTEAU.

Les égoïstes sont terribles!

GENEVIÈVE.

Je suis bien contente de penser que je tenais une petite place au milieu de tous vos jolis bibelots.

BRICHANTEAU.

Vous êtes le rayon de soleil qui donne à tout ici la lumière, le sourire et la vie.

GENEVIÈVE, essayant de cacher son émotion.

Vous aviez prémédité de me bien recevoir.

BRICHANTEAU.

Regardez-vous donc, et jugez vous-même si tout ne doit pas changer quand vous êtes là?

GENEVIÈVE.

Elle serait bien heureuse, votre petite Geneviève, si elle se croyait bonne à quelque chose en ce monde.

BRICHANTEAU.

Ma petite Geneviève est une grande personne avec laquelle il faudra compter maintenant.

GENEVIÈVE, gaiement.

Oh! mon Dieu! vous m'effrayez!

BRICHANTEAU.

Et d'abord... (il s'arrête.)

GENEVIÈVE.

D'abord?

BRICHANTEAU.

J'ai à vous annoncer une grande nouvelle.

GENEVIÈVE.

Ah!

BRICHANTEAU, hésitant.

Je... je veux... je veux avant tout vous remercier d'être venue.

GENEVIÈVE.

Vous m'aviez fait demander.

BRICHANTEAU, étonné.

Moi ?

GENEVIÈVE.

On m'a dit que vous vouliez me parler tout de suite.

BRICHANTEAU.

Qui ?

GENEVIÈVE.

La belle-mère du juge.

BRICHANTEAU.

Comment ?

GENEVIÈVE.

Alors, c'était pour me renvoyer !

BRICHANTEAU.

Vous renvoyer ? Je vous ai confiée à un juge qui vous conduisait avec sa femme chez sa belle-mère.

GENEVIÈVE, riant.

Voilà bien le malheur !

BRICHANTEAU.

Ne me cachez rien, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Au début, tout allait bien... Le juge était très aimable et sa femme me traitait avec une politesse extraordinaire... « Passez donc, Mademoiselle; après vous, Mademoiselle. » On s'installe, le train part. J'ôte mon voile; alors, cette aimable dame se penche à l'oreille de son mari: « Vous me disiez que la protégée de M. Brichanteau était laide? » Elle est très jolie. » Et le juge répond d'un air dédaigneux :

« Tu trouves, Élisabeth ? » Ils ont continué à voix basse, avec des éclats de voix involontaires. Je n'aurais jamais cru qu'un mari et une femme puissent trouver tant de choses désagréables à se dire.

BRICHANTEAU.

Comment cela a-t-il fini ?

GENEVIÈVE.

J'ai pris tout cela gaiement... Ne vous tourmentez pas.

BRICHANTEAU.

Je ne me tourmente plus, Geneviève, je veux vous dire seulement que personne ne pourra vous reprocher d'avoir été élevée chez moi.

GENEVIÈVE, vivement.

Cela ne regarde personne, je n'ai besoin de l'avis de personne.

BRICHANTEAU.

Écoutez-moi. Un de mes amis m'a demandé votre main.

GENEVIÈVE.

Ma main ?

BRICHANTEAU.

C'est un garçon de cœur bien digne de vous... et je suis sûr, au moins, qu'il ne vous déplaît pas. C'est Frédéric de Fougerolles.

GENEVIÈVE.

Qui veut m'épouser ?

BRICHANTEAU.

Cela vous étonne ?

GENEVIÈVE.

Oui.

BRICHANTEAU.

Pourquoi? Vous appartenez par votre mère à une famille qui vaut la sienne; votre père a laissé le souvenir d'un héros mort pour son pays, et vous êtes de beaucoup plus riche que lui.

GENEVIÈVE.

Moi?

BRICHANTEAU.

Vous n'avez pas fait le compte de votre fortune?

GENEVIÈVE.

Je n'ai rien.

BRICHANTEAU.

Chassez ce souci de votre esprit; vous pouvez épouser qui vous plaira sans scrupule. Vous ne me quitterez pas. Je cède mon appartement à Frédéric, en me réservant quelques pièces: le salon sera commun; je continuerai à manger au club, pour ne pas être gênant. Mais vous m'inviterez de temps en temps. Ce sera charmant: vous ne trouvez pas?

GENEVIÈVE.

Il me semblait que j'aurais pu rester ici quelques années.

BRICHANTEAU.

Vous ne partez pas; vous devenez, au contraire, la maîtresse de maison: vous ordonnerez, vous dirigerez, vous régnerez.

GENEVIÈVE.

Vous ne reconnaitrez plus votre petite Geneviève.

BRICHANTEAU.

Ma petite Geneviève s'appellera madame de Fougerolles.

GENEVIÈVE.

Est-ce que ce sera la même chose ?

BRICHANTEAU, embarrassé.

La même chose ?

GENEVIÈVE.

Oui, pour vous, sans doute, mais pas pour moi.

BRICHANTEAU.

Nous nous y habituerons tous les deux... Madame de Fougerolles ! Certainement, je serai étonné au début. Je me tromperai quelquefois... je me surprendrai à crier : « Appelez donc Geneviève, » et Gontran, qui est toujours ravi de m'être désagréable, me répondra : « Madame de » Fougerolles ? » Je l'entends... J'entends sa voix agaçante : « Madame de Fougerolles est sortie avec monsieur »... Car vous sortirez, naturellement, avec votre mari... Votre mari ! Voilà encore un mot auquel je me ferai très vite, j'en suis sûr... j'aurai un si grand plaisir à vous voir heureux ensemble, vous surtout, parce que Frédéric, lui, Frédéric n'est que mon ami. Il n'aura pas grand'peine à être heureux. Vous ne soupçonnez pas comme je suis content d'avoir trouvé cette solution ! Fougerolles attend votre réponse : je me suis presque engagé en votre nom. Il me semblait que j'avais un peu plus de droit de vous diriger maintenant.

GENEVIÈVE.

Vous l'avez toujours eu, et vous l'aurez toujours.

BRICHANTEAU.

Je ne voudrais pas vous imposer ma volonté. Que faudra-t-il répondre à Frédéric?

GENEVIÈVE.

Que si c'est votre désir, je serai sa femme. Il me semble que je vous appartiens comme une de vos petites statuettes de marbre. Placez-moi où il vous plaira : j'y serai bien.

SCÈNE XI

LES MÊMES, GONTRAN, puis LÉONIDE et EMBELLINE.

GONTRAN.

Monsieur peut-il me dire où est allée madame Pontaubert?

BRICHANTEAU.

Non! oh! non, par exemple!

GONTRAN.

C'est que mademoiselle Pontaubert croyait trouver sa mère ici.

GENEVIÈVE.

Mademoiselle Pontaubert est là?

GONTRAN.

Oui, Mademoiselle, elle est dans l'antichambre.

BRICHANTEAU.

Geneviève, voulez-vous la faire entrer. (Entrent Léonide et Embelline. A Léonide.) Mademoiselle, je tiens à vous expliquer moi-même un malentendu que vous ne devez pas comprendre, et à vous affirmer que rien ne me serait plus douloureux que la pensée de vous avoir causé une peine. Je n'aurais jamais eu la prétention qu'on me suppose, et je ne suis pas assez fat pour croire que vous avez pu vous tromper aux paroles aimables que je vous ai dites. J'ai une tendresse d'artiste pour les jeunes filles, demandez à Geneviève... Et pourquoi ne me serais-je pas laissé charmer, comme tout le monde par la grâce de vos dix-huit ans? Mais les grands parents gâtent tout, en jetant sur cette joie, si délicate et si pure, la grave question du mariage. Ils vous ont troublée, ne craignez rien. Vous trouverez un défenseur. Je ne prendrai pas la place de l'homme jeune et charmant qui sera assez béni du ciel pour vous mériter. Songez qu'une belle jeune fille comme vous n'a qu'à ouvrir ses deux petites mains pour donner tout ce qu'on peut rêver de bonheur en ce monde... et pensez à celui, dont vous n'osez pas prononcer le nom sans rougir, que vous ne pouvez pas regarder sans que votre cœur batte, celui que vous aimez, sans le savoir peut-être, et que vous auriez perdu pour toujours. Voyez quels regrets et quels remords!

Les deux jeunes filles, très émuës toutes deux, pleurent en silence. Embelline pleure aussi. Brichanteau, très ému lui-même, ne s'en aperçoit pas.

EMBELLINE, se rapprochant.

Mademoiselle pleure!

BRICHANTEAU.

Comment?

EMBELLINE.

Et l'autre demoiselle pleure aussi!

BRICHANTEAU, stupéfait.

Geneviève !

EMBELLINE.

Et moi, je suis tout émuionné.

BRICHANTEAU.

Mais je n'ai rien dit que de très simple. Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

LÉONIDE.

Rien ! rien ! Monsieur. Permettez-moi d'aller retrouver ma mère.

EMBELLINE.

C'est égal, c'est un brave homme.

Elles sortent.

BRICHANTEAU, la regardant sortir, puis allant à Geneviève.
Qu'avez-vous, Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Vos bonnes paroles m'ont émue malgré moi, vous avez été si doux et si tendre pour cette jeune fille !

BRICHANTEAU.

Et vous avez pleuré et vous pleurez encore !

GENEVIÈVE.

Je vous supplie de me le pardonner.

BRICHANTEAU.

Votre situation n'est pas celle de mademoiselle Pontaubert.

GENEVIÈVE.

Oh ! non... non... Je sais bien... mais c'est tout différent.

BRICHANTEAU.

Vous épousez un jeune homme que toutes les femmes vous envieraient.

GENEVIÈVE, avec des larmes.

Aussi, je suis bien heureuse.

GONTRAN, entrant.

Une lettre très urgente pour Monsieur.

BRICHANTEAU, qui l'a prise vivement.

De Frédéric !

GENEVIÈVE, à part.

Ah !

Elle le suit des yeux. Brichanteau lit la lettre bas, puis la froisse avec colère.

GENEVIÈVE, s'approchant anxieuse.

Il refuse ?

BRICHANTEAU.

Non, Geneviève, non, au contraire : il attend une réponse, impatiemment. Il a déjà parlé de mes projets et je ne le lui avais pas permis. Voilà d'où vient le mouvement de dépit que vous avez remarqué.

GENEVIÈVE, déconcertée.

Ah !

BRICHANTEAU.

Je suis très mécontent de son indiscretion, parce que rien n'était décidé, puisqu'il n'a pas votre réponse. Je ne vous ai pas encore donnée, car enfin, Geneviève, je vous donne ! Vous l'avez senti, avec votre instinct de femme, ce ne sera plus la même chose. Vous appartiendrez à quel-

qu'un : votre mari serait toujours là. Il vous prendrait quand il lui plairait. Et moi... vous savez que je suis un égoïste, je vous garde.

GENEVIÈVE, avec un éclat de joie.

Vous me gardez ! seule !

BRICHANTEAU.

Vous resterez près de moi ; nous chercherons un moyen. Nous le trouverons. Si vous aimiez Fougerolles...

GENEVIÈVE.

Oh ! non ! et je ne l'aurais jamais aimé, je l'ai compris en vous écoutant tout à l'heure.

BRICHANTEAU.

Et vous l'auriez épousé, cependant ?

GENEVIÈVE.

Voilà pourquoi je pleurais. Vous me gardez, je n'aurai de devoirs qu'envers vous, et je n'aurai pas à me demander si j'aime ou si je n'aime pas.

BRICHANTEAU, la regardant.

Vous aimez, Geneviève. Ces pensées ne sont pas d'une jeune fille indifférente. Je ne vous vois ni le même regard, ni le même sourire. Il me semble que tout en vous devient femme, et je vous devine mieux. Vous avez un secret !

GENEVIÈVE.

Un secret ? Non, je n'ai qu'un rêve, oubliez-moi près de vous.

BRICHANTEAU.

Vous oublier? à l'heure où je sens quelle place vous avez prise dans mon existence! Quand je découvre que je n'aurai pas la force de vous donner à un autre!

GENEVIÈVE, très émue.

Oh! je sais que vous m'aimez bien!

BRICHANTEAU.

Je vous aime, je vous aime pour votre beauté, pour votre charme, pour votre cœur, pour votre grâce, pour cet amour naissant qui vous transfigure. C'est toute ma jeunesse perdue que vous me rendez. Ne me dites plus que je vous aime bien... Je t'adore!

GENEVIÈVE, éperdue.

Oh!

SAVOURETTE, dans la coulisse.

Ne m'annoncez pas.

B entre.

SCÈNE XII

BRICHANTEAU, GENEVIÈVE, SAVOURETTE,
puis MADAME PONTAUBERT et LÉONIDE.

SAVOURETTE.

Monsieur, vous pouvez rester garçon, je vais biffer la clause qui nous divise.

BRICHANTEAU.

Pourquoi, monsieur Savourette ?

SAVOURETTE.

Madame Savourette m'a dit que cette clause prêterait à rire, et que les journaux continueraient à me plaisanter. Car depuis que j'ai l'honneur d'être votre propriétaire, je suis une victime de la presse, et, quand on n'y est pas habitué, c'est pénible. Restez garçon, je vais biffer la clause.

BRICHANTEAU.

Non, monsieur Savourette, nous ne bifferons rien.

SAVOURETTE.

Je serai donc ridicule jusqu'à la fin de mes jours ?

BRICHANTEAU.

Ce ne serait pas trop, monsieur Savourette.

SAVOURETTE, à madame Pontaubert, qui paraît à la porte.

Ah ! madame ! Monsieur Brichanteau maintenant veut se marier envers et contre tous.

MADAME PONTAUBERT.

J'en étais sûre, j'ai trouvé ma fille en larmes. Elle m'a avoué que c'étaient vos bonnes paroles qui l'avaient émue à ce point. Ne m'as-tu pas avoué que monsieur Brichanteau t'avait dit des choses si tendres ?

LÉONIDE.

Oh ! oui... Il m'a bien fait comprendre que j'aime Gustave Planès.

MADAME PONTAUBERT, suffoquée.

Hein ?

SAVOURETTE.

Très bien !

LÉONIDE.

Et que si je ne suis pas sa femme, j'en mourrai.

MADAME PONTAUBERT, éperdue.

Léonide !

SAVOURETTE.

A la bonne heure.

BRICHANTEAU.

Je n'en suis pas blessé, ma cousine. J'allais demander à Geneviève si elle consentirait à m'épouser.

GENEVIÈVE.

Moi, je serai votre femme ?

SAVOURETTE.

C'est donc pour m'être désagréable !

MADAME PONTAUBERT.

Si vous m'aviez dit, mon cousin, que vous aimiez mademoiselle...

BRICHANTEAU.

Je viens de l'apprendre.

FIN